

L'ÉCOLE
DES MŒURS,
OU
LES SUITES DU LIBERTINAGE,
DRAME
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Repréſenté à la Comédie Françoiſe le 13 Mai 1776.

Par M. DE FALBAIRE DE QUINGEY.

Quid Leges ſine moribus vanæ proficiunt.
HORACE.



A PARIS,

Chez La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.
RUAULT, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Permiſſion.


1968

A MONSIEUR

LE COMTE DE L. B. D'****

MONSIEUR,

Une Piece, consacrée à la vertu & aux mœurs, vous est naturellement dédiée : mais vous avez sur celle-ci des droits encore plus particuliers. Il y a d'ailleurs si peu de gens aujourd'hui

pour qui cet hommage ne fût pas une satyre & une insulte, que quand on le mérite, on est en quelque façon obligé de l'accepter. Daignez donc, MONSIEUR, *le recevoir avec bonté. La vérité vous le doit, la justice vous le rend ; &, quoique je n'aie pas osé vous nommer, la voix publique, votre conscience & l'amitié vous diront assez que c'est à vous qu'il s'adresse.*

Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
DE FALBAIRE DE QUINGEY.



PREFACE.

J'AI eu l'imprudence d'oſer compoſer une Piece, où l'on voit que la corruption des mœurs eſt toujours un grand mal, qu'il eſt important pour les peres de ne pas donner mauvais exemple à leurs enfans, & que les ſuites du libertinage ſont quelquefois bien funeſtes.

Dès que cet Ouvrage a été annoncé, l'alarme s'eſt répandue dans les petites maiſons; les boudoirs ont tremblé; le tocſin a ſonné dans les temples de la Volupté; toutes les plumes des colombes de Vénus ſe ſont hériſſées; les Prêtreſſes de Cypris, les Soldats de la Déeſſe, même les Vétérans, ont pris les armes, & tous enſemble ont couru au ſpectacle combattre *pro aris & focis*. Pendant l'action, le tumulte du parterre a été merveilleuſement ſecondé par le jeu du théatre; & après la repréſentation, l'Aréopage des couliſſes a jugé à mort une production ſi monſ-

trueuſe (1). Il a été décidé que, malgré les regles établies, & pris égard aux inconvéniens du ſujet & au danger même de la réuſſite, l'on ne permettroit plus à *l'École des Mœurs* de reparoître ſur la ſcene. Ce n'eſt pas tout : tandis que les uns s'emparoient prudemment du champ de bataille, d'autres ſongeoient à gagner les bouches de la Renommée ; & dès le l'endemain on eſt allé chez des Journaliſtes (2), pour les prier d'aſſurer une dé-

(1) Si ces faits n'avoient pas un rapport immédiat avec mon ſujet, je reſpecte trop le Public pour l'entretenir de tracaſſeries de théatre, des intrigues, des cabales, des noirceurs qui s'y font chaque jour, & des jugemens que l'on y rend. Quand on fait les apprécier, on ne s'en plaint jamais. Les Acteurs de Paris refuſerent, il y a dix ans, *l'Honnête criminel*, comme indigne de leurs talens. Je n'en ai rien dit ; mais j'ai appris dès-lors qu'un Ouvrage dramatique pouvoit réuſſir ſans être joué à la Comédie Françoiſe : & ces Meſſieurs m'ont prouvé que j'aurois dû ne pas l'oublier.

(2) On n'a du moins pas eu le même ſuccès auprès de tous. J'en juge par le Journal de théatre, du premier Juin, où ſe trouve l'examen de *l'Ecole des Mœurs*,

faite que l'on ne croyoit pas encore assez certaine.

Je ne m'étois point attendu, je l'avoue, à un soulévement si général. J'avois cru qu'un Ouvrage fait contre le libertinage, seroit à présent, sinon accueilli, du moins reçu avec quelque indulgence. Je m'étonnois depuis

---

p. 294. Il commence ainsi : *L'Auteur a mis sa scene à Londres, mais les mœurs qu'il a osé peindre sont à Paris ; & il paroît que c'est-là sur-tout la raison qui a excité un si grand soulévement contre cet Ouvrage, & a empêché qu'on ne continuât de le jouer. . . . Nous pensons* (est-il dit encore à la fin), *que si cette Piece est imprimée, on la lira avec intérêt, & que sur tous les théatres où les Acteurs la joueront moins mal qu'ici (ce qui ne sera pas difficile), & où on l'écoutera plus tranquillement (ce qui dépendra de bien des choses), elle fera généralement plaisir, excepté à ceux qui auront des raisons particulieres pour ne pas l'aimer.*

Peut-être d'autres Journalistes serviront mieux les gens qu'a si fort irrité mon Ouvrage. Si par hasard le contraire arrivoit, on auroit alors quelque honte de tout ce qu'on a fait. La passion manque souvent son but, & la persécution donne quelquefois des partisans & des amis à ceux qu'elle poursuit avec trop d'acharnement.

long-tems que le théatre, appellé & fait pour être une école de mœurs, n'eût point encore de Piece qui tendît uniquement à combattre le vice le plus directement opposé aux mœurs. L'on ne voit même, dans la plupart de nos Comédies, que d'élégants Petits-maîtres, d'agréables libertins, dont l'enjouement, les graces & les succès invitent toujours à les imiter. Si quelquefois ils se trouvent dans des situations embarrassantes ou ridicules, comme dans le *Fat puni*, ce sont de petits revers qui ne sont pas faits pour éloigner du vice. Tous nos hommes galants seroient les premiers à en rire le lendemain : & de pareilles aventures ne feroient qu'augmenter leur célébrité & multiplier leurs conquêtes.

Une seule Comédie paroît avoir été faite sur ce sujet, avec un but plus sérieux : c'est le *Festin de Pierre*, qui, dans le dernier siecle, a passé du théatre Espagnol sur tous les théatres de l'Europe. Les désordres de Don Juan, après avoir beaucoup amusé pendant tout le cours de l'Ouvrage (ce qui prépare fort mal à un dénouement tragique), sont à la fin

punis d'une maniere terrible. Mais le merveilleux même de ce châtiment en détruit tout l'effet. Il n'y a plus de morale dans la Piece pour qui ne croit pas aux revenans. Or, je demande quels ſont aujourd'hui les jeunes gens qui n'iront pas dîner chez des *Filles*, s'ils ne ſont retenus que par la crainte d'aller ſouper avec le *Commandeur*.

J'avois donc imaginé de compoſer un Drame qui, préſentant la corruption des mœurs ſous un aſpect tout-à-fait grave, feroit pleurer ſur les malheurs qu'elle cauſe, & frémir à la vue des excès où elle entraîne inſenſiblement ceux mêmes qui ne ſont pas méchants. Je communiquai mon projet à l'un des hommes les plus vertueux de France. Il m'invita beaucoup à l'exécuter. Je l'ai fait avec tout le ſoin dont j'étois capable; & ſi la foibleſſe de mes talens ne m'a point permis de donner un bon Ouvrage, j'aurois penſé que l'honnêteté de mes intentions & le courage de l'entrepriſe feroient pardonner au Citoyen les fautes de l'Auteur.

Tout le contraire eſt arrivé. C'eſt parce que

l'Ouvrage étoit honnête & moral, qu'on a voulu qu'il fût mauvais. L'on n'osoit point avouer la raison secrete qui le faisoit haïr : on le disoit détestable, parce qu'on étoit personnellement intéressé à le décrier ; & cependant l'on étoit forcé de convenir que les Acteurs avoient joué indignement, & que le bruit du parterre étoit extrême, c'est-à-dire, que l'on n'avoit ni vu ni entendu la Piece. Ceux même qui n'avoient point assisté à cette représentation informe & tumultueuse ne se sont pas moins crus en droit de la juger comme les autres, & le déchaînement est devenu presque universel.

Peut-être auroit-on pu, avec quelque vérité, répondre à la plupart de ces étranges Censeurs : « *Vous êtes Orfévre, M. Josse.* Je » connois votre petite maison. Mademoiselle » une telle est à vos gages. Vous avez abandonné une épouse charmante pour d'indignes rivales. Tout le monde vous accuse des » désordres de vos enfans, qui sont le scandale du public, la honte de leur famille, » & votre propre malheur. L'on prétend que

» l'Ouvrage que vous déchirez si fort, vous » a rappellé plus d'une circonstance de votre » vie. On dit que, si l'on vous eût présenté des » Grecs & des Romains, ou des maris trom- » pés, des tuteurs dupés, des peres volés par » leurs enfans ou leurs valets, d'honnêtes » bourgeois bernés par des gens de Cour, ou » dépouillés par des escrocs, vous auriez souf- » fert patiemment que la Piece fût même » mauvaise; & qu'alors, avec la protection » d'un Acteur & quelques billets de parterre, » elle auroit eu, comme tant d'autres, douze » à quinze représentations. Enfin, l'animosité » que vous avez montrée contre ce Drame, » autorise à penser que la vérité fait un de » ses principaux crimes; & il n'est pas surpre- » nant que le cri ait paru général. La foule des » *Charle* & des *Belton* étouffe aujourd'hui le » petit nombre des *Jame* & des *Duling*: le » crédit des honnêtes femmes disparoît devant » celui des femmes galantes; & depuis que » les unes & les autres se croient obligées, par » décence & par air, à se cacher dans de pe- » tites loges, les premieres places ne sont

» presque plus remplies que par les *Filles*, qui » toujours très-brillantes & communément » fort jolies, parent seules le Spectacle, & doi» vent encore, par cette raison, y jouir d'une » grande considération (1) ».

Voilà ce que pourroient faire dire le chagrin & l'humeur. Pour moi, qui n'en ai point, j'aime mieux appaiser tous mes adversaires. Je veux sur-tout me réconcilier avec tant de belles ennemies, dont les charmes & même l'esprit (il faut l'avouer), sont quelquefois réunis à des qualités vraiment estimables. Ainsi, pour faire ma paix, je vais rapporter

---

(1) Aussi dès la seconde représentation d'une Comédie qui avoit beaucoup de mérite, on fit, il y a cinq ans, ôter ce vers sur les gens qui

« De la dot d'une épouse achetent des Danseuses »;

Il y a trois ans que les Comédiens ne voulurent pas même entendre la lecture d'une Piece intitulée : *le Séducteur* ou *la Crédule innocence*. L'année derniere, ils refuserent de jouer les *Courtisannes:* ce qui leur valut un beau remerciement de la part de ces Demoiselles ; & ils viennent aujourd'hui d'acquérir encore un nouveau droit à leur reconnoissance & à celle de tous leurs partisans.

ici l'hommage qui leur eſt rendu à la tête d'un Roman très-libre, réimprimé, il y a quelques mois, ſous les auſpices de la plus célebre de nos Laïs. L'Auteur des Mémoires Turcs ne ſera point ſoupçonné de pédanterie ni de rigoriſme, & peut-être ſon *Epître dédicatoire à Mademoiſelle* *** eſt-elle tout-à-la-fois l'apologie & la préface naturelle de *l'École des Mœurs.*

« Ce n'eſt (1) qu'avec admiration, Mademoiſelle, que j'enviſage le haut point de » gloire où vous & vos compagnes êtes parve- » nues. Nous ne ſommes plus heureuſement en » ces tems de barbarie où la vertu ſévere re- » gnoit à l'ombre des loix : la douce licence, » ſous le nom de liberté, a ouvert enfin la » carriere à nos vaſtes deſirs : vous triomphez, » divines enchantereſſes, & vos charmes ſé- » ducteurs ont changé la face de la France.

» Nos palais, nos hôtels ne ſont plus au- » jourd'hui que la triſte retraite du lugubre » hymen, où d'indolentes épouſes languiſſent » dans l'ennui, ſous la garde d'un Suiſſe cha-

(1) Mém. Turcs. Amſt. 1776, pag. 5 & ſuiv.

» marré, qui, comme le marbre de sa porte, » n'indique que l'hôtel du maître, & la prison » de sa triste moitié, tandis que la sémillante » jeunesse, en foule dans vos petites maisons, » y fixe l'Amour & les Jeux, & vos petits sou-» pers font par-tout le désespoir des Grands....

» On diroit que nos jeunes gens, enrôleurs » adroits, ne quittent un instant vos drapeaux, » que pour chercher à vous faire des prosély-» tes; aussi refuse-t-on de les écouter, ils re-» tournent bien vîte dans vos foyers; le plaisir » les suit, & les plus belles campagnes, les » plus opulentes, changées en solitudes, restent » abandonnées à quelques vieux célibataires » de votre réforme; trop heureux de pouvoir » traîner de château en château les restes lan-» guissants de leur jeunesse usée à votre service. » Là rajeunis, ressuscités, fêtés par la disette » d'hommes, si ces galantins surannés repa-» roissent sur la scene, c'est encore au sou-» venir de ce qu'ils ont été chez vous, qu'ils » doivent la petite considération qui leur » reste. C'est ainsi qu'éloignés, renvoyés de » la prétendue mauvaise compagnie, ils sont » réduits à venir composer la bonne.

» Mais le dirai-je, Mademoiſelle, vous tenez
» encore vous-mêmes à cette bonne compa-
» gnie, par ces aimables demi-vertus qu'on y
» tolere, & qui, s'y accrochant adroitement
» d'une main, vous tendent ſecretement l'au-
» tre. Ces eſpeces d'hermaphrodites, d'êtres
» amphibies & ſans conſéquence, ſont le lien
» ſimpathique, l'anneau heureux qui réunit
» les deux extrêmités de la chaîne.

» Souveraines des modes, n'eſt-ce pas vous
» encore qui les donnez? Votre goût en dé-
» cide, vos plumes toiſées deviennent la me-
» ſure commune: telle n'oſe vous imiter en
» grand, qui s'étudie à ſon miroir à vous co-
» pier en détail. Pour plaire, ou prendre de
» plus beaux modeles?

» Siecle divin, qui fais fouler aux pieds les
» préjugés, les loix, & qui, confondant tous
» les états, tous les âges, conſacres tous les
» excès, tu feras à jamais célebre dans l'hiſ-
» toire!

» C'eſt à vous & à vos amies, charmante
» Laïs, que l'on doit cette heureuſe révolution
» dans nos mœurs; à vous toutes en eſt la gloire,

» & vous en jouiſſez. Soit que, traînées dans » des chars élégants, vous embelliſſiez les bou» levards poudreux, ſoit que Nymphes em» plumées, la tête échaffaudée & couverte de » mille pompons, vous éclipſiez dans une pre» miere loge la modeſte citoyenne; ou qu'au » monotone coliſée, le front levé, l'œil aſſuré, » vous étaliez vos graces & fixiez ſur vos pas » une foule empreſſée, tous les regards ne » ſont-ils pas tournés ſur vous? Moderne » Panthéon, tu réunis toutes nos divinités & » tous nos hommages!

» Vos privileges, Déités du jour, ſont auſſi » grands que ſacrés; & vous formez, ſous la » protection de Cypris, une république indé» pendante.

» Dans ma jeuneſſe, il faut en convenir, tou» tes les Belles n'étoient pas des Veſtales; mais » alors, ce que le vulgaire appelle des femmes » honnêtes, permettez-moi ce radotage, » avoient encore le haut du pavé, & donnoient » le ton. Nous avions l'imbécillité de ſuivre » leurs chars; & contents de vous adorer en ſe» cret, nous n'avions pas même l'eſprit de nous

» ruiner

» ruiner avec vous. Ignorant vous-mêmes l'excellence de votre art, vous n'osiez encore » vous risquer au grand jour. Mais aujourd'hui » que la commode licence a tiré le rideau » qui vous tenoit à l'écart, vous éclipsez, par » votre faste, la femme la plus opulente : c'est » avoir franchi la barriere à pas de géant, & » le plaisir a rempli l'intervalle qui se trouve » entre la stérile vertu & la séduisante volupté.

» Depuis cette heureuse révolution, rien » ne vous arrête : plus d'obstacles ; l'hymen » tourné en ridicule ose à peine se montrer : » vous paroissez publiquement dans les chars » de vos Amans ; vous portez leurs livrées, » leurs couleurs, souvent les diamans de leurs » épouses, & toujours leur aisance : vos petites maisons s'élevent par-tout des débris » des grandes, & forment, par leur nombre » dans les fauxbourgs de la Capitale & sur ses » boulevards, une espece d'enceinte, de circonvallation qui, la tenant comme bloquée, » vous en assure à jamais l'empire.

» Que l'on dise encore que la France est

» folle, que ses modes, ses mœurs & ses usa- » ges n'ont pas le sens commun. Jamais fut- » elle mieux policée? Le beau sexe, qui mar- » che sous vos étendarts, y joua-t-il jamais un » plus beau rôle? Il y voit non-seulement » tous les hommes à ses pieds, mais encore » toutes les loix & tous les préjugés. O siecle » plein de goût, de délicatesse, d'honneur & » de discernement!... le regne de la Vertu est » passé; la douce Volupté lui succede dans la » Capitale; & c'est en vos mains, charmante » Laïs, que son sceptre repose ».

Si d'un côté cette peinture légere & badine se trouve exactement vraie, & que de l'autre *la premiere loi de l'art dramatique, celle qui sert de base à toutes les autres, soit de réussir*, il est constant que j'ai fait une grande faute en composant l'*École des mœurs:* car l'illustre Citoyen de Genêve m'avoit appris d'avance quel succès j'en devois attendre.

« Jamais » dit-il (1), « une bonne Piece » (il entend, *faite pour réussir*), ne cho- » que les mœurs de son tems.... Un Peuple

(1) Lettre sur les Spectacles, à M. d'Alembert.

» voluptueux veut de la musique & des dan-
» ses. Un Peuple galant veut de l'amour &
» de la politesse. Un Peuple badin veut de la
» plaisanterie : *trahit sua quemque voluptas*.
» Il faut, pour leur plaire, des spectacles *qui*
» *favorisent leurs penchans*, au lieu qu'*il en fau-*
» *droit qui les modérassent* ». (C'est précisé-
ment dans cette derniere vue que j'ai fait mon
Ouvrage).

« La scene en général », continue M. Rous-
seau, « est un tableau des passions humaines,
» dont l'original est dans tous les cœurs; mais
» si le Peintre n'avoit soin de *flatter* ces pas-
» sions, les Spectateurs seroient bien-tôt re-
» butés, & *ne voudroient plus se voir sous un*
» *aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes*.
» Que s'il donne à quelques-unes des couleurs
» odieuses, c'est seulement à celles *qui ne sont*
» *point générales*, & qu'on hait naturelle-
» ment. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela
» que suivre le sentiment du Public; & alors
» *ces passions de rebut* (telles que la jalou-
» sie, l'avarice), sont toujours employées à
» en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes,

» du moins *plus au gré des Spectateurs* »,
(comme la séduction, le libertinage).

« L'Auteur (pour réussir) loin de choisir
» les passions qu'il veut nous faire aimer, est
» forcé de choisir celles que nous aimons. A
» Tunis, la belle passion seroit la piraterie; à
» Messine, une vengeance bien savoureuse; à
» Goa, l'honneur de brûler des Juifs »; (&
maintenant à Paris, celui d'être couru par des
Femmes galantes, & de courir des *Filles* de
plaisir).

« Moliere est le plus parfait comique dont
» les Ouvrages nous soient connus; mais
» qui peut disconvenir aussi que le théatre de
» ce même Moliere, des talens duquel je suis
» plus l'admirateur que personne, ne soit une
» Ecole de vices & de mauvaises mœurs, plus
» dangereuse que les livres mêmes où l'on fait
» profession de les enseigner? Son plus grand
» soin est de tourner la bonté & la simplicité
» en ridicule, & de mettre la ruse & le men-
» songe du parti pour lequel on prend in-
» térêt.

» Voyez comment, pour multiplier ses

» plaiſanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la ſociété; avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée; comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfans, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs!.... Quel eſt le plus criminel d'un payſan aſſez fou pour épouſer une demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux? Que penſer d'une Piece où le Parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, & à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtiſe du manan puni?

» J'aurois trop d'avantage, ſi je voulois paſſer de l'examen de Moliere à celui de ſes ſucceſſeurs qui, n'ayant ni ſon génie ni ſa probité, n'en ont que mieux ſuivi ſes vues intéreſſées, *en s'attachant à flatter une jeuneſſe débauchée, & des femmes ſans mœurs*..... Regnard, plus modeſte que Dancourt, n'eſt pas moins dangereux: laiſſant l'autre *amuſer les femmes perdues*, il ſe charge, lui, *d'encourager les filoux*. C'eſt

» une chose incroyable, qu'avec l'agrément
» de la Police, on joue publiquement, au
» milieu de Paris, une Comédie (1) où, dans
» l'appartement d'un oncle qu'on vient de
» voir expirer, son neveu, l'honnête homme
» de la Piece, s'occupe, avec son digne
» cortege, de soins que les loix paient de la
» corde.... Faux acte, supposition, vol, four-
» berie, mensonge, inhumanité, tout y est;
» & tout y est applaudi ».

Voilà pourtant les Pieces que les Comédiens aiment, qu'une partie du Public protege, & que l'on appelle aujourd'hui *du bon genre* : par conséquent celles *du mauvais genre*, c'est-à-dire, celles qui, loin de montrer le vice sous un aspect plaisant, le peignent dans toute sa difformité, & font voir tous les désordres qu'il cause, de pareilles Pieces doivent s'attendre à la persécution & à l'anathême. Ainsi plus la corruption des gens qui rempliront le Spectacle y rendra nécessaires les Ouvrages contre les mauvaises mœurs, & moins ces mêmes Ouvrages y seront accueillis. Dois-je

(1) Le Légataire.

donc me repentir d'avoir fait celui-ci? Non: ſi je tiens plus à la morale qu'à la réputation, ſi les ſuffrages de quelques gens vertueux me paroiſſent préférables aux applaudiſſemens de la multitude, & ſi je crois qu'un jour, malgré ſes ennemis & ſes défauts, l'*École des mœurs*, obtenant de l'indulgence, pourra n'être point alors tout-à-fait inutile.

Fin de la Préface.

L'ÉCOLE

L'ÉCOLE

DES MŒURS,

OU

LES SUITES DU LIBERTINAGE.

ACTEURS,

Le Lord BELTON.

Ladi BELTON, ſeconde femme du Lord Belton.

CHARLE, JAME, } fils du premier lit du Lord Belton.

DULING, Gouverneur des fils de Belton.

HENRIETTE, fille de Duling.

Le JUGE de Paix.

JONATHAN, Valet-de-chambre du Lord Belton.

JOHNSON, ami de Jonathan, & ſon Agent.

NELLI, Femme-de-chambre de Ladi Belton.

PATRICE, Coureur de Charle.

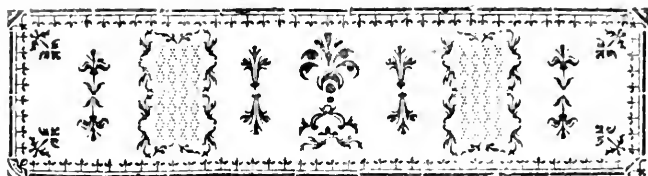
ROGER, Laquais de Ladi Belton.

Un autre Laquais du Lord Belton.

Un Sergent & des Records.

Un Geolier.

La Scène eſt à Londres.



L'ÉCOLE DES MŒURS, OU LES SUITES DU LIBERTINAGE.



ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente un ſallon richement meublé: dans le fond eſt une porte à deux battans, qui donne dans la chambre de Ladi Belton. A droite (on entend la droite des Acteurs) deux autres portes conduiſent, l'une à l'appartement du Lord Belton, & l'autre ſur le devant du théatre, à un petit eſcalier qui deſcend au jardin, & monte aux chambres de Duling & d'Henriette.

Du côté gauche, l'on va aux appartemens de Charle & de Jame, & l'on trouve l'eſcalier principal qui conduit à la grande porte de l'hôtel.

SCENE PREMIERE.

Ladi BELTON, ROGER, NELLI.

(*Ladi Belton ſort de ſon appartement, & vient vers une table ſur laquelle Roger a poſé un cabaret contenant deux taſſes, un ſucrier & des petits pains; Nelli tient la théyere, & le Laquais avance un fauteuil*)

Ladi BELTON (*à Roger qui ſort*).

AVERTISSEZ mes gens, je ſors dans un moment.
(*à Nelli*)
Henriette eſt encor dans ſon appartement?

NELLI (*ſe préparant à verſer le thé*).

Oui, Madame.

Ladi BELTON (*lui faiſant ſigne de ne point verſer*).

Allez donc lui dire de deſcendre,
Et que, pour prendre ici le thé, je veux l'attendre.
(*Nelli poſe la théyere, & ſort*)

SCENE II.

Ladi BELTON (*ſeule*).

AH! que ma belle-ſœur va me féliciter
Du changement dont j'oſe aujourd'hui me flatter!

S'il étoit vrai qu'enfin moins dissipé, plus sage,
Mon époux en effet revînt à moi! ..... Son âge,
Le feu des passions, qui se doit amortir,
Ses deux fils, que bientôt il est tems d'établir,
Tout confirmant du moins une heureuse apparence;
M'autorise à former cette douce espérance.

SCENE III.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

(*Henriette entre, & vient baiser la main de Ladi Belton, dont elle porte au bras le portrait entouré de diamans*)

Ladi BELTON.

BONJOUR, mon enfant.... Ah! déjà ton bracelet?
Ces brillans y font bien.

HENRIETTE.

Mais c'est votre portrait
Qui le rend à mes yeux d'un prix inestimable.
Vous ne pouviez me faire un don plus agréable.

Ladi BELTON (*allant s'asseoir vers la table, tandis qu'Henriette s'en approche & verse le thé*).

Verse le thé; je vais sortir. Ma belle-sœur
Est à Londres.

HENRIETTE.

Ladi Belmour?... Par quel bonheur?

Ladi BELTON.

Elle arrive des eaux, & repart pour sa terre.
Son amitié pour toi doit te la rendre chere ;
Mais tu l'aimeras plus, en apprenant de moi
Tout ce qu'ici pour Jame elle veut faire.

HENRIETTE (*s'asséyant aussi pour prendre son thé*).

Et quoi ?

Ladi BELTON.

Il est heureux d'avoir une si bonne tante,
Dont les bienfaits pour lui surpassent mon attente.
Tu sais que de son pere il n'aura presque rien,
A Charle son aîné doit rester tout le bien.

HENRIETTE.

Si du plus vertueux ç'eût été le partage,
Jame ne perdroit pas ce brillant héritage.

Ladi BELTON.

Celui de Miladi l'en dédommagera.

HENRIETTE (*vivement, avec joie*).

Ah ! qu'il en est bien digne !

Ladi BELTON.

Elle compte par-là
Lui procurer encor un plus grand avantage.

HENRIETTE (*dont la joie augmente encore*).

Tant mieux. C'est, dites-vous, ...

Ladi BELTON.

Un riche mariage.

HENRIETTE (*paroiſſant ſaiſie*).

Un mariage ?......

(*Elle commençoit à prendre ſon thé ; mais alors elle poſe en tremblant ſa taſſe ſur la table, & reſte dans un morne ſilence*).

Ladi BELTON.

Il doit bientôt être conclu,
Et je vais avec elle en conférer......... Qu'as-tu ?
Tu ne déjeûnes pas ?

HENRIETTE (*tâchant de cacher ſon trouble*).

J'ai mal dormi, Madame,
Et je ne puis rien prendre à préſent.

Ladi BELTON.

Ah ! ton ame
Renferme ſûrement quelque profond chagrin.
Pourquoi me le cacher ? verſe-le dans mon ſein.
Depuis le mois dernier je te trouve changée.
Tu me parois rêveuſe, inquiete, affligée ;
Parle donc, mon enfant, ne me déguiſe rien.
Mon cœur, qui t'adopta, veut lire dans le tien.

HENRIETTE.

Oui, ſans doute, le ciel me rend en vous la mere
Que je perdis, hélas ! en voyant la lumiere.

Par vos bienfaits ici tous mes jours sont comptés,
Et ma reconnoissance égale vos bontés.
Mais aussi ma douleur en devient plus amere.
Les deux fils de Milord, élevés par mon pere,
De guide maintenant cessent d'avoir besoin,
Et leur âge déjà demande un autre soin.
Ne m'avez-vous pas dit qu'on s'occupe, Madame,

(*D'une voix plus tremblante & plus basse*)

De leur état..... Qu'on va bientôt marier Jame?
Ainsi, touchant peut-être au moment où je doi
Vous quitter........

Ladi BELTON.

Me quitter? toi, ma fille? & pourquoi?
Qu'importe qu'on marie ou Jame ou les deux freres?
Ton pere est-il chez nous un de ces mercenaires
Qui, gagés pour remplir les devoirs des parens,
Sont de premiers valets qu'on donne à ses enfans,
Et dont un peu d'argent paie assez le mérite?
Vas, ce n'est pas ainsi qu'en effet l'on s'acquitte
Envers l'Instituteur qui, d'un emploi si beau,
Par zèle & par vertu s'imposa le fardeau;
Qui, semblable à Duling.....

HENRIETTE.

Des soins qu'a pris mon pere
Les vôtres à sa fille ont payé le salaire.
J'en ai reçu le prix.

Ladi BELTON.

Tu ne me quitteras
Que pour te marier.

HENRIETTE (*en la fixant triſtement*).

Me marier?...... Hélas!

Ladi BELTON.

Je t'entends..... & mon ſort t'inſpire des alarmes;
Mais, crois-moi, cette chaîne a quelquefois des charmes.
Je chercherai pour toi les mœurs, l'honnêteté,
Et des conditions l'entiere égalité.
Car ſans elle, ſur-tout, on voit peu d'hyménées
Dont les ſuites long-tems ſoient vraiment fortunées.
Que mon exemple, au moins, ſerve à te garantir
Du malheur que j'éprouve & qui te fait gémir.
Quoiqu'établie au ſein d'une illuſtre famille,
D'un ſimple Commerçant je ne ſuis que la fille.
Belton m'aima: Belton, pere de deux enfans,
Venoit de reſter veuf à la fleur de ſes ans.
Il brilloit dans le monde, & ſon ame effrénée
A la fougue des ſens étoit abandonnée.
Par ſes offres, d'abord, il voulut m'éblouir,
Puis demanda ma main, brûla de l'obtenir;
Et moi je préſumai qu'à la vertu peut-être
Je pourrois rendre un cœur dont le mien ſembloit maître,

Ton pere m'en flattoit, & cet eſpoir trop vain
A mon ſecret penchant me fit céder enfin.
Mais à peine Belton ſous ſes loix m'eût reçue,
Que je connus l'abîme où j'étois deſcendue.
Son amour s'éteignit, le mien l'importuna,
A ſes premiers excès mon époux retourna;
Et, je dois l'avouer, ſes graces, ſa figure,
Tous les aimables dons que lui fit la nature,
L'aidant toujours trop bien à ſéduire, à charmer,
On diſpute ſouvent l'honneur de l'enflammer.
Ainſi, depuis douze ans, aux larmes condamnée,
Je déplore en ſecret ma triſte deſtinée.
J'oſe attendre pourtant un changement heureux;
Mais le ciel daigna-t-il l'accorder à mes vœux,
Tu vois qu'à ton repos le coup le plus terrible
Seroit que quelque Lord pour toi devînt ſenſible,
Et qu'il te fît, hélas! partager ſon ardeur.
Crains les piéges des grands, crains un éclat trompeur.

HENRIETTE (*prenant une main de Miladi & la baignant de larmes*).

Oui, je vous le promets, cette leçon, Madame,
Vos conſeils reſteront bien gravés dans mon ame.

(*Elle ſort précipitamment en pleurant*).



SCENE IV.

Ladi BELTON, DULING.

Ladi BELTON (*se levant*).

ELLE fuit, & ses yeux sont inondés de pleurs !
Je ne puis concevoir d'où naissent ses douleurs.

(*Appercevant Duling qui sort de chez Belton*).

Mais quoi ! de chez Milord Duling sort ! quelle affaire,
Et que dois-je augurer? Que sais-je !.. Il se peut faire
Que Belton, trop confus, trop coupable envers moi,
L'ait chargé de venir.... L'en charger ! & pourquoi ?
Près de moi mon époux n'a besoin de personne :
Qu'il me rende son cœur, & le mien lui pardonne.
J'oublîrai tous ses torts, ses mépris, ses travers :
Qu'il revienne, l'ingrat, mes bras lui sont ouverts.

(*A Duling qui s'est approché*)

Chez Milord, si matin, qui vous a pu conduire ?

(*D'une voix tremblante & embarrassée*).

Duling, n'auriez-vous rien de sa part à me dire ?

DULING.

Non, Madame.

Ladi BELTON (*un peu confuse*).

Comment, rien ? .. Il n'a point parlé
Du dessein.... Pourquoi donc vous a-t-il appellé ?

DULING.

Madame, une action indigne, épouvantable!
C'est Charle...

Ladi BELTON (*avec effroi*).

Eh bien?

DULING.

Qui fait la fuite déplorable
Que pour lui, que pour vous elle pouvoit avoir?
Peut-être il vous alloit tous mettre au désespoir.

Ladi BELTON.

Ciel! encor quelque trait de son libertinage!

DULING.

Vous savez qu'à présent Charle fier de son âge
A secoué le joug, qu'il ne souffre aucuns freins,
Et que pour l'arrêter tous mes efforts sont vains.
Il a pris pour amis (je les connois, Madame)
De jeunes Lords sans mœurs, sans principes, sans ame,
Souillés même aujourd'hui des crimes les plus bas
Qu'autrefois hors du Peuple on ne soupçonnoit pas;
Joignant des cœurs abjects à des noms respectables,
Et non moins méprisés qu'ils sont tous méprisables.
Hier de la campagne ils revenoient la nuit,
Quand, chez un Artisan, ils entendent le bruit

D'une noce. La porte auſſi-tôt eſt briſée,
Ils entrent en déſordre, inſultent l'épouſée :
Le mari ſe préſente, & Charle, au même inſtant,
Le repouſſe, le frappe ; à ſes pieds il l'étend.

Ladi BELTON.

Dieu !

DULING.

Tout s'émeut alors, on frémit, on s'écrie,
Et ſur ces forcenés l'on tombe avec furie ;
Mais ils ſe ſauvent, Charle eſt ſeul enveloppé.

Ladi BELTON.

L'inſenſé !

DULING.

Par bonheur, ſon Coureur échappé,
Patrice, encor ſaiſi d'une frayeur mortelle,
Me vient de ce tumulte apporter la nouvelle.
J'y cours, & ſur un lit je trouve un malheureux,
Le viſage ſanglant, dans un état affreux ;
Ses amis, ſes parens, ſa femme dans les larmes,
Charle aux fers, la maiſon, tout le Peuple en alarmes.
Je tâche de calmer, d'adoucir les eſprits,
J'offre un arrangement, enfin j'y réuſſis :
On veut bien l'accepter, mais pour mille guinées.
J'en avois quatre cens, & les ayant données,
J'ai laiſſé pour le reſte un billet qu'aujourd'hui
Il faut abſolument payer avant midi.
Je viens d'en informer Milord.

Ladi BELTON.

Qu'il eſt coupable !
Son exemple a produit un mal irréparable.

DULING.

Oui, ce jeune inſenſé court à ſa perte. Hélas !
Elle eſt sûre, & nos ſoins ne l'empêcheront pas.

Ladi BELTON.

Si du moins, entraîné ſur les pas de ſon pere,
Charle en ſon repentir l'imitoit ! car j'eſpere,
Je crois que mon époux de ſes égaremens
Eſt prêt à revenir.

DULING.

Il en feroit bien tems.

Ladi BELTON.

Juſqu'ici ſa maiſon pour lui fut étrangere.
Il commence à l'aimer, devient plus ſédentaire,
Et près de nous hier au jardin fut long-tems,
Excitant votre fille à des jeux innocens.
Je le voyois s'y plaire, &, nageant dans la joie,
Aux plus doux mouvemens mon ame étoit en proie.
Je vais en faire part à Miladi Belmour.
Pour Jame vous ſavez ſes projets en ce jour.
Dans deux heures, chez elle, il doit venir me prendre.
Faites-le ſouvenir qu'il ait ſoin de s'y rendre.

Mais qu'à donc Henriette? elle souffre en secret.

DULING.

Oui, depuis quelque tems je crois voir en effet.....

Ladi BELTON.

Tout-à-l'heure, en sortant, elle fondoit en larmes;
Ma tendresse pour elle en conçoit des alarmes.

DULING (*rêvant*).

J'ai des soupçons.

Ladi BELTON.

Tâchez de lire dans son cœur,
Et nous nous unirons pour la rendre au bonheur.

(*Elle sort*).

SCENE V.

DULING (*seul*).

PUISSE ma crainte, hélas! se trouver mal-fondée!
Mais je suis tourmenté de cette triste idée;
Il faut que sans délai je m'en voye éclairci.
Je l'ai fait avertir, & je vais.... Le voici:
Il suffira d'un mot.



SCENE VI.

DULING, JAME.

DULING.

JAME, je vous eſtime;
Et, ſi ce ſentiment eſt en moi légitime,
Je crois qu'en demandant de vous la vérité,
Je dois l'attendre ici de votre probité.
Parlez donc, aimez-vous ma fille?

JAME (*interdit*).

Elle?.... Henriette.

DULING (*le fixant*).

Oui.

JAME (*en héſitant & avec embarras*).

Mais, Monſieur, ſurquoi... Quelle raiſon ſecrette?..
Vous ai-je donné lieu de penſer.....

DULING.

Il ſuffit,
Votre embarras répond, & déjà m'a tout dit.

JAME (*avec tranſport*).

Eh bien, oui, je l'adore, & devant vous mon ame,
Ouverte & ſans détour, laiſſe éclater ſa flamme.
Ce cœur reconnoiſſant, que vos mains ont formé,
A ſon maître jamais ne peut être fermé.
Vous avez droit d'y lire....

DULING

DULING (*avec févérité*).

Et devois-je m'attendre
À m'y voir outragé par l'endroit le plus tendre,
Dans l'objet le plus cher que le ciel m'ait donné ?
Voilà donc de mes foins le fruit infortuné !
Un amour criminel.....

JAME (*avec vivacité*).

Non, il eft loin de l'être.
Pour le moins condamner, fachez mieux le connoître.
Ah ! fans ce même amour, gardien de ma vertu,
Peut-être que l'exemple ici m'eût corrompu ;
Peut-être je ferois comme.... comme mon frere.

(*A part, en fe détournant avec douleur*)

Malheureux ! j'allois dire, hélas !.. comme mon pere !

DULING.

Avez-vous à ma fille appris vos fentimens ?
Eft-ce qu'elle y répond ? Comment, depuis quel tems
Cet amour eft-il né ?

JAME.

Depuis que je refpire,
La charmante Henriette a fur moi de l'empire.
Monfieur, vous l'avez vu, je n'étois qu'un enfant
Que près d'elle déjà foumis & complaifant,
Suivant toujours fes pas, en tout voulant lui plaire,
Plus que la vôtre encor je craignois fa colere ;

Et si dans le travail quelquefois mes progrès
Ont paru vous surprendre, ils étoient les effets
Du plaisir que goûtoit mon ame satisfaite,
Quand vous me couronniez aux regards d'Henriette.
Ce sentiment n'a fait que croître avec les ans,
Et du plus tendre amour fut suivi dès long-tems.
Devenu plus timide, avec soin dans mon ame
J'ai voulu renfermer le secret de ma flamme :
Mais il m'est échappé. Ma bouche depuis peu
En a, pour mon malheur, fait le funeste aveu.
Un transport m'a trahi. Pardonnez-moi, de grace.
Ah ! je suis bien puni de ma coupable audace.
Henriette rougit, & me quitta soudain.
Depuis elle m'évite, ou je vois son chagrin
Si-tôt que je parois : elle est triste, à la gêne,
Ne me regarde plus, & me répond à peine.

Duling.

Son déshonneur, sa perte est donc le prix affreux
Que vous me réserviez ?

Jame.

Qui, moi ? moi, justes cieux !
D'un tel dessein . . . .

Duling.

Comment en auriez-vous un autre ?
Et que prétendez-vous ? Quel espoir est le vôtre ?
Mais avec moi d'ici ma fille va sortir.

JAME (*se jettant sur la main de Duling, comme pour le retenir*).

Ah! Monsieur!

DULING (*le repoussant avec sévérité & avec douleur*).

Laissez-moi. Loin de me retenir,
Cet effroi, ces transports me doivent au contraire
Faire presser encore un départ nécessaire.
Je ne restois ici, vous le savez assez,
Que pour vous, & c'est vous, ingrat, qui m'en chassez.

(*Jame veut lui reprendre la main, & Duling le repousse encore*)

Non, laissez-moi, vous dis-je.

(*Jame accablé de désespoir, va s'asseoir près de la table, & cache son visage dans ses mains. Duling s'apprête à sortir, & Charle entrant en même-tems, marche rapidement pour traverser le théatre*)

SCENE VII.

DULING, CHARLE, JAME (*assis près de la table*).

DULING (*à Charle*).

Ou courez-vous donc? Charle,
Arrêtez un moment; il faut que je vous parle.

(*Charle s'arrête en donnant des signes d'impatience*).

Mon aſpect imprévu vous déplait, je le vois ;
Mais vous m'écouterez pour la derniere fois.
Vous commîtes hier une action horrible.
Le châtiment pouvoit en devenir terrible,
Et dans Londres déjà l'on a vu plus d'un Lord
Monter ſur l'échafaud, pour payer par ſa mort
Le ſang le plus abject (s'il faut qu'ainſi l'on nomme
Le ſang du malheureux, de celui qui n'eſt qu'homme).
Tremblez donc, frémiſſez, l'abîme eſt ſous vos pas ;
Le déſordre à la fin conduit aux attentats.
Oui, parmi les tranſports d'une groſſiere ivreſſe,
L'ame perd ſon reſſort & ſa délicateſſe.
Les indignes objets auprès de qui l'on vit
Au ton de la licence accoutument l'eſprit :
On ne ſait plus parler aux femmes vertueuſes ;
Pour qui n'a point de mœurs elles ſont ennuyeuſes.
Un homme corrompu brave les plus doux nœuds ;
Sans être jamais tendre, il n'eſt que vicieux.
Le vice auſſi bientôt lui devient inſipide.
Les ſens ſont ſatisfaits, mais ſon cœur reſte vuide.
Blazé par les excès, dans des excès plus grands
Cherchant à ranimer ſes deſirs languiſſans,
Traînant par-tout l'ennui, le dégoût qui le ronge,
Toujours de plus en plus dans le crime il ſe plonge,
Et par degrés ainſi la perte de ſes mœurs
Le conduit bien ſouvent aux plus grandes horreurs.
Tel ſera votre ſort, j'oſe vous le prédire.

(*Charle ſourit*)

Oui, Monſieur, & malgré ce dédaigneux ſourire,
La fin que je prévois n'eſt peut-être pas loin :
Mais du moins je ſaurai n'en pas être témoin.
Que je ſuis malheureux ! Avec quelle tendreſſe
Ai-je, pendant quinze ans, élevé leur jeuneſſe !
Et de ces deux enfans, hélas ! que j'avois cru
Egalement ici former à la vertu,
L'un, ſans mœurs & ſans frein, en proie à tous les vices,
Marche, entre les forfaits, au bord des précipices ;

(*montrant Jame*)

Et l'autre, qui devoit conſoler ma douleur,
L'autre, que j'eſtimois, me perce auſſi le cœur.

(*Il ſort*)

SCENE VIII.

CHARLE, JAME (*toujours aſſis & accablé de douleur*).

CHARLE (*regardant ſortir Duling*).

ENFIN il a tout dit !.. Quel homme !.. pauvre eſpece !
Le grand crime en effet d'avoir quelque maîtreſſe !
Manque-t-on pour cela de probité, de cœur ?
Suis-je lâche ou fripon, & bleſſé-je l'honneur ?

(*Il ſe promene*)

Un homme de plaisir n'est pas moins honnête-homme:
Blémont, Dambi, mon pere, & mille autres qu'on nomme,
Le prouvent tous les jours.

(*Se trouvant près de Jame, & le voyant plongé dans la douleur*)

Eh bien? de vous aussi,
Mon frere, l'on se plaint? Il gronde son ami?
Duling s'est apperçu de votre ardeur secrette?
Je la sais comme lui : vous aimez Henriette.

JAME.

Et je la perds, hélas! Son pere va partir.
De ces lieux avec elle il s'apprête à sortir!

CHARLE.

Vous voilà donc brouillés? Ma foi, cela m'enchante;
Et puisqu'à votre tour ce Pédant vous tourmente,
Ce motif avec vous doit me raccommoder.
Calmez votre chagrin, je saurai vous aider.
Il prétend, dites-vous, s'en aller? Bon voyage.
Nous serons délivrés de son sot radotage.
Mais il veut emmener Henriette? Alte-là;
Et voilà justement ce qu'on empêchera.
Vous l'aimez? C'est bien fait; la petite est jolie;
Et même, comme vous, j'en ai la fantaisie.

(*Ici Jame se leve en fixant Charle avec étonnement*).

Mais faut-il pour cela se mettre au désespoir?
Ma petite maison est prête, & dès ce soir

Nous pouvons l'enlever ; ce n'est pas une affaire.

JAME (*regardant Charle avec une indignation mêlée de mépris*).

Qu'à présent je rougis de me voir votre frere !
Allez, Monsieur, allez porter à vos pareils
Ces services affreux, ces infames conseils.
Quels que soient les malheurs dont je puisse me plaindre,
Il en sera toujours un pour moi plus à craindre ;
Un qui devra toujours me faire plus trembler ;
C'est celui de vous croire & de vous ressembler.

(*Il sort*)

SCENE IX.

CHARLE, PATRICE.

CHARLE (*seul*).

TANT pis pour toi, mon cher, & de ton insolence,
En suivant mon dessein, je tirerai vengeance.

PATRICE (*arrivant*).

Monsieur, tous vos amis rassemblés chez Irvin....

CHARLE.

Bon, je vais les trouver. Sortons par le jardin.
Mais, ils veulent ce soir enlever Henriette.
As-tu tout arrangé ? ma chaise est-elle prête ?

PATRICE.

Comment ? vous perſiſtez, Monſieur, dans ce projet ?
Songez à ce qu'hier, pour vous, Duling a fait ?
Pourrez-vous.......

(Patrice appercevant alors le Lord Belton, fait ſigne à ſon maître & s'enfuit. Charle ſe prépare auſſi à ſortir, quand ſon pere entre)

SCENE X.

Le Lord BELTON, CHARLE.

BELTON (*d'un ton ſévere*).

QUOI ! toujours ſottiſe ſur ſottiſe ?
Celle-ci me paroît, s'il faut que je le diſe,
Être beaucoup trop chere, & je n'en ſouffre plus.
Je vous en avertis, réglez-vous la deſſus.

(*En ſe promenant*).

Se laiſſer arrêter comme un grand imbécille !
Soyez à l'avenir plus ſage.

CHARLE (*à demi-voix, à part*).

Ou plus habile.

BELTON.

On ne vous défend pas quelques amuſemens;
Il en eſt de permis pour les honnêtes-gens :

Mais forcer des maisons, aller faire une scene,
Frapper, battre, blesser.... Voyez où cela mene.
Un Public ameuté, les dangers, l'embarras,
L'argent.... Je vais payer, mais n'y revenez pas.

(Charle s'en va en souriant)

SCENE XI.

Le Lord BELTON (*seul, reprenant un air riant*).

Je crois que le coquin rit de ma remontrance.
J'en faisois bien autant, quand quelqu'extravagance
De mon pere autrefois m'attiroit un sermon.
Mais il se fâchoit, lui!.. Pourquoi? qu'y gagne-t'on?
D'ailleurs, j'aime encor mieux cette tête légere,
Ce petit étourdi, que son Caton de frere.
L'un ne sera qu'un sot; des Pédans le loûront:
L'autre réussira, les femmes l'aimeront.

SCENE XII.

Le Lord BELTON, JONATHAN.

JONATHAN.

Contre vous Ladi Flint, Milord, est furieuse.
Manquer trois rendez-vous? c'est une chose affreuse.

BELTON (*lui donnant des billets de banque*).

Prends ces billets : voilà sept cens livres sterlings.

JONATHAN (*prenant les billets avec joie*).

Est-ce pour la beauté que Johnson. . . .

BELTON.

Chez Hastings

Vas les porter. Il est dans notre voisinage.
Son adresse est là. Cours, sans tarder davantage ;
Acquitte le billet de Duling.

JONATHAN (*interdit*).

Ah ! je voi. . . . .

C'est pour cette aventure où votre fils. . . Ma foi,
De votre argent, Milord, vous êtes trop prodigue ;
Et Charle à meilleur compte eût pu sortir d'intrigue ;
Mais ce Monsieur Duling. . . .

BELTON.

Ma femme est-elle ici ?

JONATHAN (*à part, & dans un plus grand étonnement encore*).

O ciel ! reprendroit-il du goût pour Miladi ?
Je commence à le craindre, adieu mes avantages.
C'en est fait, dans ce cas je peux plier bagages.

BELTON.

Réponds-moi donc, est-elle en son appartement ?

JONATHAN.

Non, Milord, elle vient de ſortir dans l'inſtant.

BELTON (*d'un ton un peu plus bas & plus lent*).

Sans doute qu'avec elle eſt ſortie Henriette?

JONATHAN.

Non, Milord.

BELTON (*treſſaillant de joie & avec la plus grande vivacité*).

Eh butor, dis-le donc, qui t'arrête?
Parle; en quels lieux eſt-elle? à ſa chambre? au jardin?

JONATHAN.

Elle eſt avec ſon pere.

(*Puis examinant Belton qui, à ce mot, s'arrête & reprend un air rêveur*)

(*A part*)

Oh! je comprends enfin.

BELTON (*triſtement*).

Avec ſon pere?

JONATHAN (*à part*).

Bon. Je vois ce qui l'agite,
Et je ſuis hors de peine; il aime la petite.
Tant mieux. Ceci pourra nous valoir de l'argent.

(*A Belton d'un air triſte & compoſé*)

Milord, ai-je envers vous démérité?

BELTON.

Comment ?

JONATHAN.

C'eſt qu'autrefois en moi vous aviez confiance.
Pourquoi l'ai-je perdue ? oui, quelle eſt mon offenſe ?
Vous aimez Henriette & ne m'en dites rien.

BELTON (*en ſouriant*).

Quoi ! tu crois que je l'aime ? .. Eh mais, il ſe peut bien. . . .

(*à part*) (*à Jonathan*)

Le coquin me devine... Oui, cette enfant m'enchante :
Son image par-tout me ſuit & me tourmente.
Elle m'a dès-long-tems inſpiré des deſirs ;
Mais dans le tourbillon, au milieu des plaiſirs,
Je croyois l'oublier. Rien n'a pu m'en diſtraire ;

(*Mettant la main ſur ſon cœur*)

Elle eſt là. Sa conquête enfin m'eſt néceſſaire.

JONATHAN.

Si Miladi, . . . Duling. . . .

BELTON.

Ils ne le ſauront pas.

JONATHAN.

Vos fils peut-être auſſi lui trouvent des appas.
Le plus jeune ſur-tout. . . .

BELTON.

Vas, je ne les crains guere.
Charle n'a pas le ton qu'il faudroit pour lui plaire;
Il est trop hardi. L'autre est trop respectueux.
Le respect en amour rend souvent ennuyeux.

JONATHAN.

Oui, la gaîté toujours réussit près des femmes,
Et l'amour, en riant, se glisse dans leurs ames.

BELTON.

Je cherche d'Henriette à connoître les goûts.
Il faut les prévenir, les satisfaire tous.
Hier dans le jardin je vîs des fleurs qu'elle aime:
Milk lui porte un bouquet que j'en ai fait moi-même.
Pour sa fête elle aura ces fleurs en diamans;
Ils sont de la beauté les plus chers ornemens.
Ce sexe, que pour plaire a formé la nature,
Reçoit d'elle, en naissant, le goût de la parure.
Toi, pense maintenant à servir mes projets.
Nous nous concerterons. Mais porte ces billets,
Et retire celui de Duling. Pars, vas vîte:
Dans mon appartement tu reviendras ensuite.
Songe que je n'ai point trouvé jusqu'à ce jour
Le moment de pouvoir déclarer mon amour.

(*Ils sortent de différens côtés*).

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE (*ſeule ; elle a un bouquet à ſon côté*).

COMME il ſe déſeſpere !... Hélas ! le pauvre Jame !
Sa douleur me pénétre & déchire mon ame ;
Je n'en puis ſoutenir le ſpectacle accablant.
Mais tout eſt inutile, il gémit vainement ;
Ses prieres, ſes pleurs n'ébranlent point mon pere ;
Ils ne gagneront rien ſur ſon eſprit ſévere,
Et nous partons demain ! . . . Je n'aurois jamais cru
qu'il en dût tant coûter à ce cœur éperdu.
D'aujourd'hui ſeulement je commence à connoître
Combien Jame m'eſt cher..... Et combien il doit l'être.

(*Elle s'aſſied près de la table, prend ſon ouvrage, qui eſt une broderie au tambour, & reſte à rêver ſans travailler*)



SCENE II.

HENRIETTE, JONATHAN.

JONATHAN (*à part & regardant le billet qu'il tient*).

LE voilà donc payé, cet indigne billet!
Oh! qu'il coûte d'argent! & que j'ai de regret!...
(*Appercevant Henriette*)
Mais, comment? Henriette? Elle eſt ſeule; allons vîte:
C'eſt un moment heureux dont il faut qu'on profite;
Mon maître l'attendoit, & je cours l'avertir.
(*Il ſort en mettant le billet dans ſa poche*)

SCENE III.

HENRIETTE, JAME.

HENRIETTE.

MILADI tarde bien? Qui peut la retenir?
Je me ſens un beſoin de la voir, de répandre
Mes larmes dans ſon ſein. Elle eſt loin de s'attendre....
Mais que vois-je? C'eſt Jame. Il vient déſeſpéré.

JAME (*entrant tout éperdu*).

Je ne ſais où je vais; incertain, égaré....

Où la trouver ? A qui, dans ce moment horrible ? ....

(*Appercevant Henriette qui se leve, & venant à elle*)

Ah ! c'est vous, Henriette ? Il demeure inflexible.
Le cruel ! rien n'a pu le toucher, l'attendrir ;
Ma perte est décidée ; il s'obstine à partir.

HENRIETTE (*affectant de la fermeté*).

Eh bien, il faut ici nous armer de constance.
A la nécessité cédons sans résistance.
N'accusez point mon pere. Il vous aime, Monsieur ;
Il nous chérit tous deux. Soyez sûr que son cœur
Cherche à nous épargner des malheurs dont il tremble.
Oui, nous n'étions pas nés pour toujours être ensemble ;
Et puisque nous devions nous quitter tôt ou tard....

JAMÉ.

Qu'entends-je? Et vous aussi, vous prenez le poignard ?
Vous me percez le sein ? Hélas ! si de ma flamme
Quelque étincelle au moins eût passé dans votre ame ;
Pourriez-vous me tenir ce langage cruel ?
Nous quitter ? Nous quitter ? Et pourquoi donc, ô ciel !
Pourquoi, si vous m'aimez ? Si d'un amant si tendre
Le cœur parloit au vôtre, & s'en faisoit entendre ?
Mais vous fûtes toujours pour moi sans amitié,
Insensible à l'amour, & même à la pitié.
Mon désespoir vous plait. Tout doit assez vous dire
Que, si l'on nous sépare, il faudra que j'expire.

Je

Je gémis à vos pieds ; vous m'y verrez mourir,
Sans peut-être à ma mort accorder un ſoupir.

HENRIETTE (*en pleurant*).

Ah ! combien la douleur rend injuſte & barbare !
Quel aveugle tranſport vous trouble, vous égare ?
Ces reproches affreux manquoient à mes malheurs :
Ingrat, ouvrez les yeux & regardez mes pleurs.

JAME (*avec tranſport*).

Vous pleurez ? Vous m'aimez ? O ma chere Henriette!
Dites ; que votre bouche encor me le répete ;
Confirmez-moi cent fois un aveu ſi charmant.
Pour ne pas en douter, mon bonheur eſt trop grand.
Vous m'aimez ?

HENRIETTE.

Ma raiſon dit que je ſuis coupable ;

(*Le fixant tendrement*)

Mais ..... en vous regardant je me trouve excuſable.
Je ſais bien que des rangs la diſtance entre nous....

JAME.

Des rangs ? Devant l'amour ils diſparoiſſent tous.
Du ſeul dont je fais cas vous devenez l'arbitre ;
Le nom de votre amant ſera mon premier titre.
Adorer la vertu, n'eſt-ce pas s'ennoblir ?
De plaire à la beauté l'on peut s'enorgueillir ;
Et celui qui vous voit agréer ſon hommage,
Jouit, par vos bontés, de ce double avantage.

Ah! puifque c'eft fur moi que tombe un fort fi beau,
Je me fens ranimé par un efpoir nouveau.
L'on veut nous féparer, mais en vain on le tente:
Non, il n'eft déformais plus rien qui m'épouvante,
Et je vais....

HENRIETTE (*le retenant avec effroi*).

Arrêtez, vous me faites frémir.
De ma foibleffe, hélas! voulez-vous me punir,
M'expofer à la honte, & combler ma mifere?
Auprès de Miladi, dans l'efprit de mon pere
Prétendez-vous me perdre, en allant à leurs yeux
Révéler le fecret de mes funeftes feux?
Dois-je avec mon repos perdre encor leur eftime?
Et faudra-t-il qu'en tout je fois votre victime?
Monfieur, prenez-y garde; oui, je vous haïrois,
Haïrois pour toujours, & vous défavoûrois.
Mon fort n'eft-il déjà pas affez déplorable?
N'aggravez point mes maux. Hélas! leur poids m'accable.
Mais laiffez-moi pleurer, & vous, foyez heureux.
Votre tante a pour vous des projets généreux;
N'y mettez point d'obftacle, & d'un riche hyménée
Hâtez-vous de former la chaîne fortunée.

(*Après avoir dit ces derniers mots d'une voix étouffée par fes fanglots, elle fe couvre le vifage de fon mouchoir, & pleure amérement*)

JAME.

Que parlez-vous, ô ciel! d'hymen & de bonheur?

(Du ton le plus passionné)

Henriette, sans vous.. oui, sans toi, sans ton cœur,
Il n'en est plus pour moi, j'en atteste ma flamme,
J'en jure par l'amour dont tu remplis mon ame,
Et qui, jusqu'à la tienne à la fin parvenu,
Fixe à tes pieds l'Amant que charma ta vertu.

(Ici Henriette toute en larmes le regarde encore de l'air le plus tendre, & Jame, les yeux attachés sur les siens, demeure quelques momens en silence; puis il continue d'un ton plus posé, & comme pour la rassurer)

Ah! mon sein restera le seul dépositaire
Du tendre aveu qu'ici vous m'avez daigné faire:
Jame y va renfermer, avec un soin jaloux,
Le bonheur de savoir qu'il est aimé de vous;
Mais il court publier qu'avec idolâtrie
Lui-même il vous adore, & qu'il perdra la vie
Si vous êtes jamais ravie à son amour.
Oui, c'est pour me sauver la raison & le jour,
Que mes parens eux-même, en de justes alarmes,
Forceront votre pere à céder à mes larmes,
Et les cruels ici vont causer mon trépas,
Ou, je le jure encor, vous n'en sortirez pas.

(Il sort précipitamment)

HENRIETTE (*le ſuivant pour le retenir*).

Arrêtez. Où va-t-il? ... Ah ! que je ſuis à plaindre !

(*En revenant, elle apperçoit le Lord Belton*)

Ciel! Milord !.. Devant lui pourrai-je me contraindre ?

SCENE IV.

HENRIETTE, Le Lord BELTON.

(*Henriette ſalue Belton, puis va s'aſſeoir vers ſa table, & ſe met à travailler*)

BELTON (*à part, dans le fond*).

Oui, ſeule !.... A cet aſpect mon cœur a treſſailli.

...(*Il s'avance vers Henriette d'un air ouvert*)

Je comptois dans ces lieux rencontrer Miladi.

HENRIETTE.

Milord, elle eſt ſortie, & ne ſera, je penſe,
Pas long-tems à rentrer.

BELTON (*avec grace s'approchant davantage*).

Sans nulle impatience,
J'attendrai près de vous. Eh ! qui ſe ſouviendroit,
En vous voyant, que c'eſt une autre qu'il cherchoit?

(*Il s'aſſied près d'Henriette, & regarde ſon bouquet*)

J'ai cru que de ces fleurs l'éclat pourroit vous plaire.
Vous les embelliſſez. --Rien ne peut vous diſtraire ?

(*Henriette continue de travailler ſans répondre*).

Et vous travaillez-là bien attentivement ?
Quel eſt ce bel ouvrage ? Il me paroît charmant.
Pour qui ?

HENRIETTE.

C'eſt une robe avec la garniture.
Miladi m'a promis d'en faire ſa parure.
Vous jugez ſi je dois la broder de mon mieux.

BELTON.

Vraiment de Miladi le ſort eſt fort heureux.
D'elle ſeule on s'occupe, on y ſonge ſans ceſſe.

HENRIETTE.

Elle eſt ſi bonne ; elle a pour moi tant de tendreſſe :
Que ne lui dois-je pas ?

BELTON (*d'un ton affectueux & tendre*).

Mais ſans doute qu'ici
Les ſentimens qu'elle a, je les partage auſſi :
Sur-tout à votre égard. Oui, plus que l'on ne penſe
Votre ame eſt obligée à la reconnoiſſance.

HENRIETTE.

A toutes les bontés que vous avez pour moi,
Milord, je ſuis ſenſible autant que je le doi.

BELTON (*appercevant le bracelet d'Henriette, & faisant un mouvement de surprise*)

Eh ! comment? Miladi ?.. depuis quand vous a-t-elle?..

HENRIETTE.

Oui, c'est de sa tendresse une marque nouvelle.
Elle me fit hier présent de son portrait.
Ah ! depuis bien long-tems mon cœur le desiroit.

BELTON.

Voyons donc, permettez.

(*Il lui prend la main comme pour examiner le portrait, la tient long-tems entre les siennes, & la considere avec des yeux que l'on voit s'animer par degrés*)

HENRIETTE (*posant son ouvrage sur la table, & abandonnant sa main à Belton qu'elle croit occupé à regarder le portrait de sa femme*).

Elle est mieux de figure,
Beaucoup mieux ; & d'ailleurs tout l'art de la peinture
Ne pouvoit rendre ici les vertus de son cœur,
Son courage élevé, sa bonté, sa douceur,
L'aimable égalité du plus beau caractere,
Le goût de ses devoirs, son desir de vous plaire.
Ah ! sûrement, Milord, vous pensez comme nous.
Vous lui rendez justice ; il ne tiendroit qu'à vous
Que son bonheur enfin n'égalât son mérite.
Je vous vois attendri ; le ciel vous sollicite.

Ah ! ne réprimez point ce tendre mouvement ;
Ecoutez votre cœur ; cédez à ſon penchant.

BELTON (*baiſant la main d'Henriette avec un transport dont il n'eſt plus le maître*).

Je n'y réſiſte plus ; il m'emporte, il m'entraîne.

HENRIETTE (*avec joie*).

Elle n'avoit donc pas une eſpérance vaine !
Mes yeux ſeront témoins de cet heureux retour !
Milord, quelle eſt ma joie ! eſt-il bien vrai ? L'amour...

BELTON (*ſe précipitant à ſes pieds, en baiſant de nouveau ſa main*).

Oui, charmante Henriette, oui, oui, Belton vous aime.

HENRIETTE (*retirant ſa main avec ſaiſiſſement*).

Moi ?

BELTON (*toujours à ſes genoux, & du ton le plus paſſionné*).

Belton vous adore, & cet amour extrême....

HENRIETTE (*ſe levant avec effroi*).

O ciel ! qu'ai-je entendu ? Vous m'aimez ? Vous, Monſieur ? . . .
Malheureuſe ! fuyons. Dieu ! j'étois dans l'erreur !

(*Elle s'enfuit toute éperdue*)



SCENE V.

BELTON (*seul*).

(*Se relevant*) (*Reprenant un air riant*)

Elle me fuit!... Mais bon; toutes en font de même
Quand la premiere fois on leur dit qu'on les aime.
Elles changent ensuite, écoutent d'un air doux,
Rougissent, disent non; & puis le rendez-vous:
Voilà l'ordre & la marche, il faut qu'on s'y soumette.
Ma foi, je crois d'honneur que la jeune Henriette
Va me rendre amoureux. Mais je le suis déjà,
Et sérieusement j'aime cette enfant-là.
Je sentois tout-à-l'heure un charme inexprimable....
Eh bien, attachons-nous à cette fille aimable.
Elle est chez moi. Je suis d'un âge à me fixer;
Je lui ferai du bien. Puis-je mieux le placer?...
Si j'allois à ma terre?... Oui, l'idée en est bonne.
Mon amour n'est encor soupçonné de personne.
Hâtons-nous de partir. Loin de s'y refuser,
Ma femme espérera.... Tant mieux. A l'abuser
Il faut aider encore, & ce que je projette....



SCENE VI.

Le Lord BELTON, Ladi BELTON, ROGER.

Ladi BELTON (*se retournant vers le Laquais qui la suit*).

ALLEZ de mon retour avertir Henriette,
Dites lui qu'elle vienne.

(*Le Laquais sort*).

Ah! Monſieur, vous voilà?

BELTON.

Oui, je vous attendois.

Ladi BELTON (*avec un air de joie & d'un ton doux & tendre*).

Que me dites-vous là?
Comment, vous m'attendiez? Qu'à préſent je regrette
Le tems que j'ai perdu, l'abſence que j'ai faite!
Je pouvois abréger ma viſite, ou plutôt,
Que ne m'envoyiez-vous ce matin dire un mot?
J'euſſe été vous chercher. Vous pouvez bien connoître
De quel prix à mes yeux, à mon cœur doivent être
Les jours ou les inſtans que vous me réſervez.

BELTON (*d'un air riant*).

Mes projets, en ce cas, ſont sûrs d'être approuvés.

Madame, je voudrois aller à la campagne.

Ladi BELTON.

Et vous trouverez bon que je vous accompagne ?
Moi ? j'aurois le bonheur de m'y voir avec vous ?
Ah ! qu'alors le séjour, Monsieur, m'en seroit doux !

BELTON.

Sans bien savoir encor si je pourrai m'y plaire,
Je suis impatient d'arriver dans ma terre.

Ladi BELTON (*au comble de la joie*).

Partons sans différer. Je suis prête, Monsieur ;
Ne craignez de ma part ni délais ni lenteur,
Et pour moi ce voyage aura trop de délices....

BELTON.

Mais ferai-je à mes fils quitter leurs exercices?
Il faut qu'à Londre encore ils soient un mois ou deux.

Ladi BELTON (*vivement*).

Eh bien, ils resteront, & Duling avec eux.
Cet obstacle est léger ; faut-il qu'il nous arrête ?
Partons demain ensemble, emmenons Henriette,
Et vos fils nous suivront, quand ils auront fini.

BELTON (*d'un air indifférent*).

Oui, l'on peut en effet prendre encor ce parti.
Donnez donc promptement les ordres nécessaires.
Je vais de mon côté régler quelques affaires.

(*Il sort*).

SCENE VII.

HENRIETTE, Ladi BELTON.

Ladi BELTON (*seule*).

J'ÉPROUVOIS à sa voix un doux ravissement!
Je te rends grace, ô ciel! C'est toi....

(*A Henriette qui entre à pas lents, l'air abbatu & consterné*).

Viens, mon enfant,
Viens, accours partager mon bonheur & ma joie,
Et que la tienne aussi dans mes bras se déploie.
Je ne me trompois point; le remords, la vertu
Me ramenent Belton; mon mari m'est rendu.

HENRIETTE (*avec surprise & douleur*).

Que dites-vous?... Hélas!

Ladi BELTON

Enfin je le retrouve.
Conçois-tu le plaisir, les transports que j'éprouve?
Après douze ans de pleurs, je change de destin.

(*Embrassant Henriette qui reste froide, triste & rêveuse*)

Félicite-moi donc.... Mais rien n'est plus certain.
C'est de sa bouche ici que je viens de l'entendre.
Lorsque je suis rentrée, il étoit à m'attendre.

Sans doute qu'il eſt las d'intrigues, de plaiſirs :
L'âge vers le repos a tourné ſes deſirs ;
Il lui tarde déjà de vivre dans ſa terre,
Et nous partons demain. Oui, tous les trois, ma chere ;
Car tu viendras auſſi.

HENRIETTE (*avec indignation*).

Moi ? Madame ? avec lui ?
Ah ! plutôt.....

Ladi BELTON.

Vas, je ſais ce qui cauſe aujourd'hui
Ta peine & tes chagrins. Nous venons de voir Jame ;
Il nous a tout appris, ſon déſeſpoir, ſa flamme,
Le courroux de Duling. Mon enfant, calme-toi ;
Vous ne partirez pas, je t'en donne ma foi.
Tu ne me fus jamais, hélas ! plus néceſſaire.
Il me faut ton ſecours & celui de ton pere
Pour fixer tout-à-fait près de moi mon époux.
Le voilà qui revient, qui veut vivre avec nous :
Mais, ſi l'on ne lui rend ſa maiſon agréable,
Ce changement ſubit ne ſera pas durable.
Qu'ainſi ton amitié ſe joigne à mon amour :
Cherche à plaire à Belton, affermis ſon retour.
Il aime à ſe trouver avec toi : mon amie,
J'eſpere te devoir le bonheur de ma vie.

HENRIETTE (*fondant en larmes*).

Ah ! la douleur m'accable.... Elle étouffe ma voix.
Je ne puis que pleurer.

Ladi BELTON.

Mais encore une fois,
Pourquoi tous ces ſanglots? Bannis donc tes alarmes,
Ton pere vient; demeure. Il va ſécher tes larmes.
Quels que ſoient ſes projets, j'arrêterai ſes pas.
Mes prieres....

HENRIETTE (*en ſanglotant*).

Non, non, il ne reſtera pas.

SCENE VIII.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, JAME.

HENRIETTE (*allant à ſon pere, tandis que Jame court à Ladi Belton*).

MON pere, gardez-vous de céder, de vous rendre;
Il faut quitter ces lieux, & je vais vous attendre.
Je veux vous parler ſeule. Ah! vous ne ſavez pas...

(*A part, en s'en allant & regardant Ladi Belton*)

Pauvre, pauvre Ladi!... qu'à cette joie, hélas!
Succédera bientôt l'état le plus horrible.



SCENE IX.

JAME, Ladi BELTON, DULING.

Ladi BELTON.

Aux pleurs qu'elle répand je ſerois plus ſenſible,
Si je ne me croyois sûre de les tarir.
L'excès de ſon chagrin me la fait plus chérir :
Il nous prouve un bon cœur, des ſentimens honnêtes,

(*à Duling*)

Et devroit ſeul calmer les craintes où vous êtes.
De la maiſon, Duling, n'eſpérez pas ſortir.

DULING.

Vous voudriez, Madame, envain m'y retenir.
Je ne puis trop preſſer mon départ ; tout l'exige.
Oui, Jame aime Henriette, & le devoir m'oblige...

JAME (*prenant la main de Ladi Belton*).

Ah ! vous m'avez promis ; ſouvenez-vous-en bien.
Parlez pour moi, Madame ; hélas ! n'oubliez rien...
Mon eſpoir déſormais n'eſt qu'en vous.

DULING (*à Ladi Belton*).

Je ſuis pere,
Je ne laiſſerai point une enfant qui m'eſt chere
Expoſée aux dangers de la ſéduction.

JAME (*avec vivacité*).

Moi! la féduire? ah! dieu! plutôt la mort... Non, non.
Parlez donc, Miladi, hâtez-vous de lui dire....

DULING (*à Ladi Belton*).

De ce jeune infenfé vous voyez le délire.
Dois-je à fa paffion donner encor le tems
De faire des progrès, des ravages plus grands?
Et la laiffer enfin devenir incurable?
Voulez-vous qu'il fe perde & que j'en fois coupable?
Que, manquant le premier aux principes facrés
Qui par moi jufqu'ici lui furent infpirés,
Démentant une vie intègre & toujours pure,
Je trahiffe l'honneur, la vertu, la nature?...

Ladi BELTON.

Écoutez-moi, Duling. Vous favez à quel point
Je chéris votre fille, & vous ne penfez point
Que de fa chûte ici je veuille être complice.
Mais je ne la vois pas au bord du précipice.
Vous vous alarmez trop; fon cœur m'eft bien connu;
Il doit nous raffurer. Déformais fa vertu
Eft un dépôt facré que je prends fous ma garde:
Je vous en rendrai compte, & ce foin me regarde.
Ce n'eft pas toutefois que de Jame en ce jour
J'autorife l'efpoir ni flatte fon amour.
Je penfe que, fur lui reprenant plus d'empire,
Seule pour l'en guérir fa raifon doit fuffire.

Elle a pu ſe laiſſer égarer un moment;
Mais il m'a promis....

JAME (*à Duling*).

Oui, je vous fais le ſerment,
Non d'étouffer, hélas! ni d'éteindre ma flamme:
(Un tel effort n'eſt pas au pouvoir de mon ame)
Mais de lui commander, d'en réprimer l'excès,
D'en reſpecter l'objet, de ne former jamais
Le deſſein de m'unir à votre aimable fille,
Sans joindre à votre aveu celui de ma famille.

Ladi BELTON.

(*à Jame*) (*à Duling*)

J'en reçois la parole --- Il n'a point mérité
Qu'on ſe défie encor de ſa ſincérité.
Vous ſavez que pour lui ſa tante avoit en vue
Un établiſſement: mais elle s'eſt émue,
En voyant la douleur dont il étoit ſaiſi;
A vous faire reſter elle s'accorde auſſi.
Cédez donc: pour moi-même, hélas! je vous en prie;
Il s'agit d'aſſurer le repos de ma vie.
De ſes égaremens Belton revient enfin;
Avec moi pour ſa terre il doit partir demain.
J'emmene votre fille, & ſous votre conduite
Je laiſſe Charle & Jame. A la campagne enſuite
Nous nous réunirons. Dès que vous le pourrez,
Vous viendrez nous y joindre, & là vous m'aiderez

À fixer mon époux. Il a besoin d'un guide;
Il lui faut un ami doux, sincere & solide,
Dont les sages conseils, l'entretien vertueux
Combattent chaque jour des penchans dangereux;
Qui pénetre en son ame, en arrache le vice,
Et dans le bien ainsi par degrés l'affermisse.
Peut-être sur son fils, avec succès alors,
Pourrez-vous faire agir l'exemple & les remords.
De l'exemple toujours la force est si puissante!
Vous aurez, cher Duling, la douceur consolante
De me rendre un bonheur que je croyois perdu;
Et d'avoir rappellé deux cœurs à la vertu.

DULING.

Ah! Madame, voilà l'unique récompense
Que je demande au ciel, & je jouis d'avance;
Je m'applaudis déjà du fortuné retour
Dont je vois qu'aujourd'hui se flatte votre amour.
Que ce touchant spectacle auroit pour moi de charmes!
Vous heureuse! eux changés! de quelles douces larmes
Ma joie arroseroit & le pere & le fils!
Car, tout ingrats qu'ils sont, toujours je les chéris.
Je me rends. Cet espoir empêche ma retraite.
A vos soins vigilans je confie Henriette:

(*A Jame, avec la plus grande tendresse*)

Et vous, vous que sur-tout je me plûs à former,
Que je porte en mon sein, & que j'ose estimer,
Ne me punissez pas de mon trop de tendresse.

JAME (*en pleurant de joie*).

Mon pere, mon ami ! comptez ſur ma promeſſe.
Je ſaurai m'obſerver, je contiendrai mes feux.
L'adorer & la voir eſt tout ce que je veux.
J'y borne mes ſouhaits, & je cours pour lui dire...

DULING (*le retenant*).

Je dois lui parler ſeul; elle auſſi le deſire.
Demeurez.

Ladi BELTON.

(*A Duling qui ſort*)

Allez donc terminer ſes douleurs.

(*à Jame qui lui préſente la main pour ſortir auſſi*)

Mes yeux juſqu'à préſent vous ont dans mes malheurs
Vu prendre, mon cher Jame, un intérêt ſi tendre,
Que, ſi vous aviez eu des larmes à répandre,
Quand des miennes enfin la ſource va tarir,
D'un vrai bonheur encor je n'aurois pu jouir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHARLE, PATRICE.

CHARLE.

QUOI ! tout eſt donc changé ? Duling nous reſte enfin.

PATRICE.

Mais avec Miladi ſa fille part demain.

CHARLE.

On mettra, je l'eſpere, obſtacle à ce voyage.

PATRICE.

Eh ! Monſieur....

CHARLE.

Obéis, & plus de verbiage.
Enlevons Henriette au milieu de la nuit.
Que ce ſoir dans ſa chambre on ſe cache, & ſans bruit,
Dès qu'elle paroîtra....

PATRICE.

Pourquoi par préférence
Prendre une fille honnête, uſer de violence,

Tandis qu'il en eſt tant.... Voici Milord.

CHARLE.

Fuyons.

Viens ; avec mes amis nous nous concerterons.

SCENE II.

Le Lord BELTON (*ſeul*).

Il eſt tems de revoir cette enfant que j'adore.
Dans quel trouble elle étoit ! Sachons s'il dure encore.
Au reſte, à la campagne on vit ſi librement ;
On ſe promene, on eſt enſemble à tout moment :
D'un cœur ſimple, naïf, & ſans expérience
J'aurai bientôt gagné l'amour, la confiance.
Ah ! mon bonheur eſt sûr, & déjà mes tranſports...

SCENE III.

Le Lord BELTON, DULING.

DULING (*entrant d'un air ſombre, un papier à la main*).

Monsieur, je ſors d'ici.

BELTON.

Vous, Duling ?

DULING.

Oui, j'en fors.
Voyez ce qui m'eſt dû.

(*Il jette ſur la table le papier qu'il tenoit*).

Je pars à l'inſtant même.

BELTON.

Quel caprice? pourquoi? --Ma ſurpriſe eſt extrême.
Quelle eſt donc la raiſon....

DULING (*le fixant avec indignation*).

Vous me la demandez?
Vous?

BELTON.

Je n'y conçois rien, & vous me confondez.

DULING.

Oui, ſans doute, je crois que je dois vous confondre.
Le ſuccès à vos vœux ne pourra plus répondre.
Je romps tous vos deſſeins, j'en préviens les horreurs,
Et j'emmene ma fille, avant que vos fureurs,
L'oſant déshonorer par le plus noir des crimes,
La placent dans le rang de vos autres victimes.

BELTON (*affectant un air riant*).

Et qui, mon cher Duling, vous fait ces contes-là?
Je ris de voir l'effroi, le trouble où vous voilà.
Moi, j'aime votre fille? ô la bonne folie!
Parce que la petite eſt tant ſoit peu jolie,

On croit... Raſſurez-vous, mon cher, il n'en eſt rien:
Vous êtes dans l'erreur, & je vous jure bien...

DULING.

Juſqu'à quel point, hélas! nous dégrade le vice!
Quoi! du menſonge encore employant l'artifice,
Vous voulez m'abuſer par un détour ſi bas?
L'on croit ceux qu'on eſtime. --Et dites-moi quel cas
Je dois faire....

BELTON (*déconcerté & paroiſſant oppreſſé par la colere*).

Je dis que de tant d'inſolence
Je me laſſe à la fin. Vous oubliez, je penſe...

DULING (*rapidement & avec véhémence*).

Non, je ſais qui je ſuis, qui vous êtes: je voi
Qu'élevé par le rang fort au-deſſus de moi,
Qu'honoré d'un grand nom, & malgré ſa nobleſſe,
Vos vices perſonnels, votre propre baſſeſſe
Vous mettent au-deſſous du dernier des humains.
Ceſſez de vouloir prendre un air, un ton hautains:
Ce ſeroit vainement. J'ai l'orgueil, l'aſſurance
Qu'à tout homme de bien donne ſa conſcience,
Et de la vôtre ici le ſentiment honteux
A préſent devant moi vous fait baiſſer les yeux.
Du crime ainſi toujours l'opprobre eſt le partage.
Que dis-je? je vous vois frémir, mais c'eſt de rage.
Sentez-vous des remords de votre noir projet?
Non; s'il eût réuſſi, vous ſeriez ſans regret,

Et la confufion, dont le poids vous accable,
Vient de ne pouvoir pas vous rendre plus coupable.
Il femble que le ciel vous ait, en fon courroux,
Formé pour nous punir, pour nous éprouver tous.
Vous avez de douleur fait mourir votre mere,
Une premiere époufe & votre digne pere.
C'eft moi qui fur fon lit, à fes derniers inftans,
Enfemble dans mes bras lui portai vos enfans.
Il les baigna de pleurs, & fa main défaillante
Les bénit tous les deux; puis, d'une voix mourante,
« Prends foin d'eux, me dit-il, & qu'à leur pere, hélas!
» Ils ne reffemblent point! qu'ils ne me vengent pas!
» Au vice, comme lui, fi leur cœur s'abandonne,
» Peut-être ils lui rendront le trépas qu'il me donne.
» Ah! détourne, grand Dieu! ce préfage effrayant!
» Tire le malheureux de fon aveuglement;
» Que, changé par tes coups, il vive & fe repente »!
Voilà les derniers vœux qu'à fa bouche expirante,
Avec un long fanglot, j'entendis prononcer.
Le ciel n'a point, hélas! daigné les exaucer.
Votre ame chaque jour s'endurcit dans le vice:
Vous voulez entraîner ma fille au précipice;
Ma propre fille, ingrat? & c'eft-là de quel prix
Vous payez tous les foins que m'ont coûté vos fils?
L'un du moins avec vous n'a point de reffemblance.
Ses vertus, grace au ciel! honorent fa naiffance.
Mais l'autre en vos excès vous imite déja,
Et peut-être qu'un jour il vous en punira.

(*Il fort*)

SCENE IV.

Le Lord BELTON (*seul, après un moment de silence.*)

QUE de bruit ! -& pourquoi ?-C'étoit son avantage.
Pense-t-il la sauver des dangers de son âge ?
Quelqu'étourdi l'aura, sans rien faire pour eux ;
Et moi, je les aurois enrichis tous les deux.
Morbleu, j'enrage & suis d'une colere affreuse !

(*Il se jette dans un fauteuil*)

SCENE V.

Le Lord BELTON, JONATHAN.

BELTON (*à Jonathan qui entre*).

EH bien, vis-tu jamais chose plus odieuse ?
Tu sais tout sans doute ?

JONATHAN.

Oui, Milord.

BELTON.

Elle s'en va.
Son pere me l'enleve.

JONATHAN.

On emporte déja
Leurs effets, & pour mieux nous cacher sa retraite,
Duling veut s'embarquer.

BELTON.

S'embarquer? Henriette?
Le danger de la perdre enflamme encor mon cœur.

JONATHAN (*retirant de sa poche le billet de Duling, qu'il y avoit oublié, & faisant un geste de surprise*).

Ah!

(*Il s'éloigne un peu & le contemple en rêvant*)

BELTON.

Je sens qu'à présent je l'aime avec fureur.
Je ne la verrai plus! mot affreux! jour horrible!

JONATHAN (*se rapprochant de Belton d'un air mystérieux & après avoir caché son billet*).

D'empêcher son départ il n'est pas impossible.

BELTON (*se levant avec vivacité*).

Tu pourrois l'empêcher? ah! parle, & tous mes biens,
Ma fortune, mon sang....

JONATHAN.

Mais, je vous en préviens ;
On n'aura pas la fille en ménageant le pere.

BELTON.

Le ménager ? Qui, lui, ce vieillard dur, auftere ?
Cet homme... Il étoit là. --Non, tu ne conçois pas
Comme fa voix tonnoit ; quel courroux, quels éclats ;
Tout ce qu'il vient d'avoir l'audace de me dire.
Un moment, je l'avoue, il a fçu m'interdire ;
Je n'ai pu lui répondre. --Ah ! combien je le hais !

JONATHAN.

Vous m'approuveriez donc, fi trompant fes projets
Et retenant fes pas....

BELTON.

Tu fauverois ton Maître ;
Et par tant de bienfaits je faurois reconnoître....
Mais toi, qui dans des riens as réuffi fouvent,
Me rendras-tu, dis moi, ce fervice important ?
Eh ! comment retenir cet homme opiniâtre ?
Non, te dis-je, je perds celle que j'idolâtre.
Elle va pour toujours fuir de ces triftes lieux ;
Leur afpect à jamais me devient odieux.

(*Il fort d'un air furieux ; Jonathan veut le fuivre ; Belton fe retourne, & d'un gefte de la main, lui défend d'aller plus loin*)

SCENE VI.

JONATHAN (*seul*).

LE voilà qui s'éloigne, & je n'ai pu lui dire.....

(*Il revient en rêvant vers le devant du théatre*)

Tant mieux. Frappons le coup, avant de l'en inſtruire.
Du mal qu'on n'a pas fait l'on aime à profiter.
Johnſon vient. Sous ſon nom je puis exécuter....

SCENE VII.

JONATHAN, JOHNSON.

JOHNSON.

EH bien, as-tu parlé? Veut-il?

JONATHAN.

D'une autre affaire
Il s'agit à préſent, & tu m'es néceſſaire.
De la jeune Henriette amoureux à l'excès,
Milord craint de la voir s'éloigner pour jamais.

JOHNSON (*avec étonnement*).

La fille de Duling?

JONATHAN (*riant*).

C'eſt une fantaiſie.
Mon Maître eſt pardonnable ; Henriette eſt jolie.

JOHNSON.

Vous êtes, ſans mentir, tous deux de grands vauriens,
De grands ſcélérats.

JONATHAN.

Oui, pour le ſexe. Mais, tiens,
Tous les honnêtes gens ſont aujourd'hui de même.
Ils ſe ſont arrangés pour ſe faire un ſyſtême ;
Et, ma foi, je l'approuve. Entre eux il eſt reçu
Qu'un homme qui ſeroit déshonoré, perdu
Pour voler un ſchelling, peut, ſans craindre le blâme,
Voler à tout le monde ou ſa fille ou ſa femme.
Met-on de l'importance à ces miſeres-là ?
On s'amuſe à préſent, on rit de tout cela.
Chaque femme eſt à Londre un effet qui circule,
Et celui qui l'attrape, en jouit ſans ſcrupule,
Juſqu'à ce que, changeant de goûts & de deſtins,
La coquette s'échappe, & paſſe en d'autres mains.

JOHNSON.

Mais auprès d'une épouſe encor jeune, aſſez belle,
Quand ton Maître pourroit vivre heureux avec elle...

JONATHAN.

Heureux avec ſa femme ! oh ! voilà du nouveau.
Depuis quand s'eſt-il fait un miracle ſi beau ?

Malheur à tout mari dont le petit génie
De cette vieille erreur adopta la folie !
Mais on entre ; il eſt tems d'agir ; ſuis moi, Johnſon :
Je vais te mettre au fait. Je ne veux que ton nom.

(*Ils ſortent enſemble*)

SCENE VIII.

Ladi BELTON, JAME.

Ladi BELTON (*tenant une lettre*).

MON ami, modérez cette douleur extrême.
Vous êtes accablé plus encor que moi-même.
Je n'en ſuis pas ſurpriſe, hélas ! & votre cœur,
Pour la premiere fois connoiſſant le malheur,
N'en a pas, comme moi, la cruelle habitude.
Je l'avoûrai pourtant, c'eſt le coup le plus rude
Que m'ait encor porté votre pere. J'écris
A Miladi Belmour ; mais, ſans m'être permis
Un mot ſur mon époux, je me ſuis dans ma lettre
Bornée à la prier de vouloir vous remettre
La ſomme qu'à Duling il faut inceſſamment
Pour qu'il puiſſe partir ; car il manque d'argent.
Hier il donna tout pour ſauver votre frere :
Il ne lui reſte rien.

JAME (*d'un air morne*).

Penſez-vous que mon pere

Ne s'acquittera point? Qu'il puiſſe juſques-là....

Ladi BELTON.

Non, je ne le crois pas. Sans doute il le paîra:
Mais quand les paſſions troubleront moins ſon ame.
A préſent le dépit, la colere l'enflamme.
Il n'en faut rien attendre en ce premier moment:
Et Duling qui craint tout de ſon emportement,
Ne veut pas d'un ſeul jour tarder à s'y ſouſtraire.

JAME (*avec beaucoup d'embarras & de timidité*).

Madame, je voudrois vous faire une priere;
Et je ne l'oſe ici haſarder qu'en tremblant.
Mais vous avez un cœur généreux, indulgent;
Je vous crois des bontés pour moi... Si j'en abuſe,
La circonſtance, hélas! me ſervira d'excuſe.
Dans les biens de ma mere on me doit une part.
Comme j'en jouirai dans deux ans au plus tard,
Ne pourrois-je à préſent trouver mille guinées?
Vous ſavez que de ſoins, de peines s'eſt données
Duling pour m'élever. Convient-il qu'aujourd'hui
Je le laiſſe partir ſans rien faire pour lui;
Sans que de mon amour, de ma reconnoiſſance
Il emporte du moins quelque foible aſſurance?
Plus, hélas! par mon pere il ſe voit maltraité,
Plus je dois lui montrer de ſenſibilité.
Je connois, il eſt vrai, la penſion modique
Où vous êtes réduite. Une reſſource unique

Fonde aussi mon espoir : déjà depuis long-tems
Nous ne vous voyons plus porter vos diamans.
Madame, pardonnez ; excusez mon audace ;
Mais, si vous me daigniez accorder cette grace,
Exact à remplacer.....

Ladi BELTON (*en l'embrassant avec une douleur tendre*).

O mon fils ! mon ami !
(Car toi seul désormais vas me rester ici).
Au moment où ton pere... où mon époux, cher Jame,
M'abreuve de douleurs, qu'il déchire mon ame,
Ta vertu la console, & fait couler des pleurs
Que mes yeux refusoient à nos communs malheurs.
Penses-tu qu'à ta tante on me verroit écrire,
Si, pour me procurer l'argent que je desire,
J'avois mes diamans ?

JAME.

Vous ne les avez plus ?
Quoi ! mon pere auroit-il....

Ladi BELTON.

Non, je les ai vendus
Pour verser des secours sur une infortunée
Qui, séduite par lui, bientôt abandonnée
Avec le triste fruit renfermé dans ses flancs,
N'osoit plus retourner au sein de ses parens.
Dès-lors j'en ai pris soin. Tout en elle intéresse;
Elle allaite à présent le fruit de sa foiblesse,

Et ce fils qu'elle adore, occupant tout ſon cœur,
En paroît par degrés diſſiper la langueur.
Mes diamans, ſeul bien qui fut en ma puiſſance,
Leur viennent à tous deux d'aſſurer l'exiſtence,
Et j'ai de mon époux, autant que je pouvois,
Envers ces malheureux réparé les forfaits.

JAME.

Ah! de tant de vertus ſe peut-il que mon pere
Ne ſente pas le prix! & que d'un tel ſalaire.....
Hélas! Madame, hélas! pleurez moins vos deſtins.
Les ſiens ſont plus affreux, & c'eſt lui que je plains.

Ladi BELTON (*donnant à Jame la lettre qu'elle tient*).

Ne perdez point de tems. Ma lettre eſt importante;
Oui, portez-la vous-même; allez chez votre tante.
Duling va vous y ſuivre. Il croiroit lui manquer
S'il ne la voyoit pas avant de s'embarquer.
Priez-la de l'attendre, & qu'elle lui remette
L'argent que je demande.

JAME (*en s'en allant*).

O ma chere Henriette,
Il faut donc vous quitter!



SCENE

SCENE IX.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

Ladi BELTON (*seule*).

L'ÉTAT où je le vois
De mes propres malheurs aggrave encor le poids.
Que deviennent, hélas ! toutes mes espérances !
Le trépas mettra seul un terme à mes souffrances :
Mais je sens que du moins il n'est pas éloigné.

(*à Henriette qui, un mouchoir à la main, arrive en répandant des larmes*)

Ah ! ma fille !... de pleurs ton visage est baigné ?

HENRIETTE.

Eh ! puis-je en trop verser ?

Ladi BELTON.

Vas, je sais que tu m'aimes;
Nos cœurs, nos sentimens, nos douleurs sont les mêmes.
La séparation dont tu gémis, crois moi,
Ne doit pas me coûter moins de larmes qu'à toi.
Et qui les essuira ?

HENRIETTE.

La main du tendre Jame;
Jame en est vraiment digne. Il vous chérit, Madame;

Qu'il prenne déformais ma place auprès de vous.
Enfemble partagés, vos maux feront plus doux.
Hélas! vous avez vu la douleur qui l'oppreffe.
Réuniffez fur lui toute votre tendreffe;
Daignez le confoler. -- Je fens que ma rougeur,
En vous parlant ainfi, trahit mon trifte cœur.
Mais puis-je devant vous me cacher, me contraindre?
Non; apprenez enfin... Ah! je fuis plus à plaindre,
Plus malheureufe encor que vous ne le penfiez.
Vous me pardonnerez; vous même vous l'aimiez,
Et fa vertu, fes foins, mon ame trop fenfible....
Voici mon pere. O ciel! voici l'inftant terrible.

SCENE X.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

DULING (*à Ladi Belton*).

MADAME, nous partons. Chez Miladi Belmours
Je vais mener ma fille, & demain pour toujours
Sous un ciel étranger nous irons l'un & l'autre
Porter notre infortune & pleurer fur la vôtre.
Le devoir qui nous force à fuir des bords affreux
Vous contraint d'y refter, & ces coupables lieux
Sont pourtant le f'jour où l'honneur, l'hyménée,
Le ciel même à jamais vous tiennent enchaînée.

Mais vous n'y reſtez pas ſans appui, ſans ſecours :
La vertu, le courage y ſoutiendront vos jours.
Si le vice par-tout vous entoure, Madame,
Vous vous réfugîrez dans le fond de votre ame ;
Un tel aſyle eſt ſûr : c'eſt le ſeul qu'à préſent
Un ſiecle ſi pervers laiſſe à l'homme innocent.
Ma fille, rendez grace à votre bienfaitrice,
Embraſſez Miladi.

Ladi BELTON (*embraſſant Henriette qui fond en larmes*).

Puiſſe un deſtin propice
Te rendre, mon enfant, plus heureuſe que moi !

HENRIETTE.

Heureuſe loin de vous ! non, jamais.

Ladi BELTON (*mêlant ſes larmes à celles d'Henriette, & la ſerrant contre ſon ſein*).

Souviens-toi
De celle qui t'aima comme une tendre mere ;
Qui comptoit que ta main fermeroit ſa paupiere.

HENRIETTE (*ſanglottant & s'attachant fortement à Ladi Belton, comme pour ne la point quitter*).

Ah !

DULING (*après avoir eſſuyé ſes pleurs*).

Ne prolongez point ces funeſtes adieux :
Pour tous les trois, hélas ! ils ſont trop douloureux.

Allons.

(*Il prend sa fille par la main, & tâche de la séparer de Ladi Belton*)

SCENE XI.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, un SERGENT & des RECORDS, puis ROGER.

Le SERGENT (*à Duling*).

JE vous arrête.

HENRIETTE.

O ciel !

DULING.

Moi ?

Le SERGENT.

Vous.

Ladi BELTON.

Qu'entends-je ?

DULING (*au Sergent*).

Et pourquoi? De quel droit? Quelle méprise étrange?

Le SERGENT.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on appelle Duling ?

DULING.

Eh bien, quoi ?

Le SERGENT.

Vous devez ſept cens livres ſterling.
Voilà votre billet. C'étoit ce matin même
Qu'il falloit l'acquitter.

DULING (*levant les yeux au ciel*).

Dieu !

Ladi BELTON.

Quelle horreur extrême !

(*A Duling*)

Roger --Ne craignez rien, cher Duling, calmez-vous.

(*Au Sergent*)

Ce n'eſt pas lui, Monſieur, c'eſt mon mari, c'eſt nous
Qui ſommes obligés d'acquitter cette dette.
J'en réponds, attendez.

Le SERGENT.

La ſomme eſt-elle prête ?

Ladi BELTON (*à Roger qui entre*).

Cherchez Monſieur Belton ; courez.

ROGER.

Il eſt ſorti,

Madame.

Ladi BELTON.

Et Jonathan ?

ROGER.

Jonathan l'eſt auſſi.

(Le Laquais reſte encore un moment, puis ſe retire)

DULING *(à Ladi Belton qui demeure confondue)*.

Tout eſt bien concerté; l'on ne peut méconnoître
La main d'où part le coup.

Ladi BELTON *(avec horreur)*.

Quoi ! Belton pourroit être ?..
Lui !

Le SERGENT *(à Duling)*.

Vous ſavez la loi. Payez, ou ſuivez-nous.

HENRIETTE.

Ah ! Madame, ſauvez mon pere. Verrez-vous ?...

Ladi BELTON *(au Sergent & aux Records)*.

Un inſtant, l'on paîra. Meſſieurs, daignez ſuſpendre...
De grace, accordez-moi....

Le SERGENT.

Nous ne pouvons attendre;
Nos ordres ſont précis.

DULING (*à Ladi Belton*).

Il veut me perdre, hélas !
Afin qu'à ses fureurs, à tous ses attentats
Ma fille reste en proie. Ah ! daignez l'y soustraire,
Sauvez-la du cruel qui lui ravit son pere ;
Sauvez-la de l'opprobre, & que plutôt la mort....
Elle n'a plus que vous ; prenez soin de son sort.
Je vous la recommande.

(*On emmene Duling. Sa fille veut le suivre, mais le Sergent & les Records l'en empêchent : elle vient se rejetter toute éperdue dans les bras de Ladi Belton, qui, immobile au milieu du théatre, paroît être dans une espece d'anéantissement*).

SCENE XII.

Ladi BELTON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

AH ! Madame, on l'entraîne.
Ne l'abandonnez pas. Qu'avec lui l'on m'emmène,
Que nous mourions ensemble !

Ladi BELTON.

A cette atrocité,
A ce dernier forfait le monstre s'est porté !

(A Henriette, d'un ton ferme)

Calme toi. De ſa rage on ſaura te défendre.
Tes pleurs coulent encor? Je n'en puis plus répandre,
Et l'indignation, l'horreur les ont taris.
Je pleurois tout-à-l'heure, à préſent je frémis.
Viens chez Ladi Belmour. Pour délivrer ton pere
J'y trouverai l'argent qui nous eſt néceſſaire.
Au vaiſſeau qui demain pour Dublin partira,
Elle-même à l'inſtant tous deux vous conduira,
Et le cruel, qui veut vous prendre pour victime,
N'aura que les remords & la honte du crime.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

(Le théatre repréſente le veſtibule d'une priſon, où les priſonniers ſe tiennent pendant le jour. Il y a quelques groſſes chaiſes, avec une table de bois à gauche)

SCENE PREMIERE.

DULING (*ſeul*).

VOICI donc ma demeure !.. Une priſon, ô cieux!
De ma longue carriere eſt donc le terme affreux,
Le prix de ſoixante ans de vertu, d'innocence,
Et du bien que j'ai fait l'unique récompenſe !
Je frémis de me voir en ce funeſte lieu.
Tout mon corps en friſſonne. Ah! s'il n'étoit un Dieu,
Un Être dont l'idée, en tout tems conſolante,
Sur-tout dans l'infortune à nos cœurs ſe préſente,
Quel ſoutien, quel eſpoir conſerveroit, hélas!
L'honnête homme iſolé qu'on opprime ici bas?
Toi, que craint le méchant & que le juſte adore,
Mon Dieu, c'eſt pour ma fille ici que je t'implore!
Sur elle d'un cruel préviens les attentats,
Ecoute mes ſoupirs, & ne les venge pas!

(Il s'aſſied près de la table)

SCENE II.

DULING, HENRIETTE.

DULING (*assis & se retournant au bruit qu'il entend*).

CIEL! que vois-je? Ma fille?

HENRIETTE (*se précipitant dans ses bras*).

Oui, c'est elle, mon pere.

DULING (*la pressant contre son sein*).

Toi, ma fille, en ces lieux? Hélas! qu'y viens-tu faire?

HENRIETTE.

J'y viens pleurer; j'y viens mourir entre vos bras.
Mais non, dans ce séjour nous ne périrons pas.
Tout semble m'assurer de votre délivrance.
Le succès eût déjà comblé notre espérance,
Si Miladi Belmour, par un triste hasard,
N'eût ce soir pour sa terre avancé son départ.
Nous avons trouvé Jame, en arrivant chez elle,
Qui nous a, d'un air morne, appris cette nouvelle.
Mais quand lui-même a su votre emprisonnement,
Nous l'avons vu pâlir. Un soudain tremblement
A saisi tout son corps. « Le ciel dans sa colere,
» A-t-il dit en pleurant, m'a donc choisi mon pere!

» Madame, pour Duling redoublons nos efforts ;
» L'argent eſt aujourd'hui le plus ſûr des reſſorts ».
Alors, ſans découvrir le deſſein qu'il médite,
Sans rien dire de plus, à l'inſtant il nous quitte ;
Et Miladi, voulant que ſans aucuns délais
Vous ſoyez élargi par le Juge de paix,
Alloit pour l'informer de toute cette affaire.
Mais elle s'eſt d'abord rendue à ma priere,
Et daignant me conduire elle-même en ces lieux,
Elle va revenir & nous ſauver tous deux.
Mon pere !.. Mon pere !.. Oui, je ſuis l'infortunée
Que l'on pourſuit en vous ! Dieu ! pourquoi ſuis-je
née ?

DULING (*l'embraſſant*).

Pour partager mes maux, & pour les adoucir.
Le ſort en vain ſur moi paroît s'appeſantir :
Vas, tout ce que pour toi ſouffre à préſent ton pere,
A ſon cœur déchiré te rend encor plus chere.
Mon enfant, ſois toujours ſage. Bientôt ma mort
Te laiſſera ſans guide.

HENRIETTE.

Ah ! quel ſeroit mon ſort !

DULING.

Ils ont juré ma perte, elle eſt inévitable.
Quel eſt l'homme de bien qu'aiſément on n'accable ?
Au reſte, le trépas me cauſe peu d'effroi :
Il finit mes tourmens ; mais je tremble pour toi.

Que de pieges, d'écueils menacent ta jeuneſſe !
De la ſéduction la voix enchantereſſe
Par-tout à ton oreille ici va retentir.
Tu verras à tes yeux la volupté s'offrir
Sous l'aſpect le plus doux, l'art embellir le vice,
Et de fleurs devant toi couvrir le précipice.
Le crime, devenu la ſource des tréſors,
A perdu parmi nous ſa honte & ſes remords.
Nos Laïs, élevant de ſuperbes portiques,
Promenent le ſcandale en des chars magnifiques,
Font rougir de ſon ſort l'indigente vertu,
Ont l'hommage, l'encens d'un monde corrompu,
Et ſur des fronts brillants de leur ignominie,
Montrent inſolemment le prix de l'infamie!
Mais, ma fille, crois-moi; c'eſt un éclat trompeur
Qui ne ſauroit donner la paix ni le bonheur.
Garde-toi bien, hélas! de t'y laiſſer ſurprendre,
Et contre le torrent prends ſoin de te défendre.
Quand je ne ſerai plus, rappelle toi ſouvent
L'utile ſouvenir de ce triſte moment;
Et ſi des paſſions le feu jamais t'agite,
Si ta raiſon ſe trouble, & que ton choix héſite
Entre le vice altier, floriſſant, applaudi,
Et la vertu qui ſouffre ou languit dans l'oubli;
De peur qu'en ces combats ta force ne ſuccombe,
Pour te déterminer, viens t'aſſeoir ſur ma tombe;
Et le parti qu'alors ton eſprit y prendra,
Sois ſûre, mon enfant, que l'honneur l'avoûra.

SCENE III.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

(*Duling se leve, en voyant entrer Ladi Belton*)

Ladi BELTON.

DULING ! mon cher Duling ! .. Je sens à votre vue
Redoubler ma douleur. Oui, cet aspect me tue :
Car ici je dois seule & rougir & pleurer.
De ces prisons bientôt on viendra vous tirer ;
Mais un nœud éternel à l'opprobre me lie,
Et mon malheur ne peut finir qu'avec ma vie.

SCENE IV.

Le JUGE DE PAIX, Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING.

Ladi BELTON (*au Juge de paix*).

VENEZ, Monsieur, venez rendre la liberté
A cet infortuné de qui la probité,
Dans l'équité des loix mettant sa confiance,
Vous doit faire avec zèle embrasser sa défense.
Je vous ai déjà dit comment, pour quel sujet
Hier il souscrivit le funeste billet

Dont l'on fait aujourd'hui l'abus le plus coupable.
Le fond de cette intrigue eſt affreux, exécrable ;
Mais que ſert-il, hélas ! d'en percer la noirceur !
Et puiſque mon époux eſt ſeul vrai débiteur,
Qu'il paîra ſûrement.....

Le JUGE DE PAIX.

Madame, il faut l'entendre.
Je penſe qu'en ces lieux il va bientôt ſe rendre.
Je l'en ai fait prier. Je voudrois voir auſſi
Le billet, & l'on doit me l'apporter ici.

DULING (*d'un air ſombre & d'une voix lente*).

Souvent dans la juſtice une lenteur extrême
Ne fait pas moins de mal que l'iniquité même.
Laiſſez-moi promptement quitter Londre.

Le JUGE DE PAIX.

Et pourquoi ?
Qui vous contraint à fuir, & d'où naît votre effroi ?
Par nos ſoins chaque jour le crime & la licence
Se trouvent réprimés. Calmez en ma préſence
D'injurieux ſoupçons & de vaines terreurs.
Les loix, Monſieur....

DULING.

Les loix ne ſont rien ſans les mœurs.



SCENE V.

Les précédens, Le Lord BELTON.

HENRIETTE (*à Duling avec effroi*).

VOICI Milord.

DULING.

O ciel ! fuyons... Mon cœur se serre...
Soutiens-moi, mon enfant.

(*Il s'appuie sur sa fille, & se retirant un peu dans l'enfoncement du théatre, à gauche, il s'assied. Ladi Belton va s'asseoir près de lui, & Henriette reste debout, panchée sur le dos de sa chaise*)

Ah ! quand son digne pere
Expira dans mes bras, eût-il cru que son fils....

(*A Ladi Belton*)

Madame, j'en mourrai.

BELTON (*donnant des marques de surprise*).

Que vois-je ? Et qu'ai-je appris ?

(*Au Juge de paix*)

Quoi ! Duling en prison ? Pourquoi ? Daignez m'instruire....

Le JUGE DE PAIX.

Tout-à-l'heure, Milord, on vient de l'y conduire.

C'eſt qu'il n'a point payé ce matin un billet....

BELTON (*à part*).

Comment donc? Jonathan n'auroit point ſatisfait....

Le JUGE (*à Belton*).

Vous devez ſeul, dit-on, acquitter cette dette.

BELTON.

Oui, Monſieur, & déjà la choſe ſeroit faite,
Si l'on m'eût obéi; mais je prétends ſavoir.....

SCENE VI.

Les précédens, le GEOLIER.

Le JUGE (*au Geolier qui lui préſente un papier, & ſe retire*).

VOICI donc le billet de cet homme? Il faut voir...

(*Il examine le billet, puis s'adreſſant à Belton*)

Cet effet a déjà changé de mains.

BELTON.

Qu'entends-je?

Le JUGE.

Pour un terme ſi court cela paroît étrange.

Haſtings

Hastings est satisfait ; c'est Johnson à présent. ...

Ladi BELTON (*en tressaillant*).

Johnson ! Tout est connu. C'est son infame Agent.

BELTON.

(*A part*)

Je m'y perds. --Mais, Monsieur, quoi qu'il en soit ;
n'importe,
Elargissez Duling. Oui, que d'abord il sorte,
Qu'il soit libre à l'instant. Je suis sa caution,
Je paîrai ; commandez qu'on ouvre la prison.

(*Ici Duling étonné se leve, & Ladi Belton & Henriette, devenant aussi plus attentives, donnent des marques de surprise & de joie*)

Le JUGE DE PAIX.

La forme du billet ne peut me le permettre.
Nos loix, vous le savez, se suivent à la lettre.
Pour que cet homme sorte, il faut faire au Geolier
Compter ici l'argent, ou que le créancier
Y consente lui-même.

BELTON.

Eh ! quoi ? Sur ma promesse ?...

Le JUGE DE PAIX.

De cet acte, Milord, telle est la clause expresse.

DULING (*en se laissant retomber avec douleur sur sa chaise*).

Ah! qu'il le savoit bien!

Le JUGE DE PAIX (*à Belton*).

Payez, & ce vieillard
Va sortir: il demande à presser son départ.
Consultez la justice ou votre bienfaisance,
Mais de vous seul, Milord, dépend sa délivrance.

SCENE VII.

Le Lord BELTON, HENRIETTE, Ladi BELTON, DULING.

(*Lord Belton très-rêveur, après avoir demeuré un moment immobile, fait quelques pas vers le côté droit du théatre; alors, Henriette croyant qu'il va sortir, court pour se précipiter à ses pieds, mais Belton l'en empêche*)

HENRIETTE.

Ah! Milord, arrêtez; je tombe à vos genoux.
Cruel! en cet état m'abandonnerez-vous?
Qu'avez-vous fait, hélas! & que voulez-vous faire?
Serez-vous insensible? Ah! rendez-moi mon pere.
Est-ce ici le tombeau que vous nous destinez?

BELTON.

Moi? Je n'ai point de part... Quoi! vous me soupçonnez?...

HENRIETTE.

Souvent la passion un moment nous égare.
Mais, Milord, je le sais, vous n'êtes point barbare;
Non, vous ne l'êtes pas, & je ne puis penser
Que vous aimiez les pleurs que vous faites verser.
Vos pieds sont cependant arrosés de mes larmes;

(*Se jettant à genoux*)

Faut-il encor mon sang? Ma mort aura des charmes...

BELTON (*très-vivement*).

Vous, mourir à mes pieds?...

(*Il la releve avec transport, & Duling indigné qu'il ose encore toucher sa fille, court la retirer de ses mains*)

HENRIETTE (*entre les bras de son pere, & dans un abandon de désespoir*).

Vas, cruel, laisse-moi.
Je n'espere plus rien d'un méchant tel que toi.
Mais j'attends tout du ciel, appui de l'innocence;
Et mes cris contre toi lui demandent vengeance.



SCENE VIII.

Les précédens, le GEOLIER (*tenant un paquet de clefs*).

Le GEOLIER (*à Duling*).

VOICI la nuit : c'eſt l'heure où chaque priſonnier
Doit être renfermé. Vous êtes le dernier ;
Marchons. Il faut me ſuivre.

DULING (*à Ladi Belton, en lui remettant ſa fille, qui, à moitié évanouie, ſe jette ſur une chaiſe*).

Elle n'a plus de pere,
Daignez, Madame, hélas ! daignez être ſa mere.

Ladi BELTON (*à Duling qui s'en va avec le Geolier*).

J'en fais ferment. Allez, je l'adopte ; je veux
Ou périr avec vous, ou vous ſauver tous deux.



SCENE IX.

Le Lord BELTON, Ladi BELTON, HENRIETTE.

LADI BELTON (*à Henriette*).

Et toi, reprends tes ſens; viens. Qu'ici chacun ſache
Que c'eſt d'entre mes bras qu'il faudra qu'on t'arrache.
Voyons qui l'oſera..

BELTON.

Mais encore une fois,
Madame, quittez donc l'erreur où je vous vois.
La priſon de Duling, toute cette aventure
M'indigne, me ſurprend plus que vous, & je jure,
Oui, je vous donne ici ma parole d'honneur....

LADI BELTON (*allant à ſon mari, & le tirant à la droite du théatre, comme pour n'être pas entendue d'Henriette qui eſt toujours aſſiſe de l'autre côté*).

Vous oſez prononcer ce mot ? Et la rougeur
N'a pas, au même inſtant, couvert votre viſage ?
Vous atteſtez l'honneur ? Vous ?.. Quel eſt le langage
Que l'homme vertueux tiendra donc déſormais,
Si l'homme corrompu, celui que ſes forfaits....

BELTON (*avec une ſurpriſe égale à ſa colere*).

Seroit-ce bien à moi que l'on parle ?

Ladi BELTON (*continuant d'abord à lui parler bas, puis hauſſant la voix par degrés, & s'abandonnant enfin à toute ſon indignation*).

Oui, perfide,
C'eſt à toi. Juſqu'ici ſur ma bouche timide
Le ſilence eſt reſté. J'ai ſu pendant douze ans
Etouffer mes ſoupirs, dévorer mes tourmens :
J'avois ſoin d'eſſuyer mes pleurs à ton approche,
Et même, à mes regards défendant le reproche,
Dès que tu m'abordois, prenant un air ſerein,
Mon front chargé d'ennuis s'éclairciſſoit ſoudain.
Ainſi ta triſte épouſe, en ſecret gémiſſante,
S'efforçoit devant toi de paroître contente :
Et lorſqu'elle ſe flatte enfin de recueillir
Le prix de ſa conſtance à t'aimer, à ſouffrir,
Que tu vois que déjà mon cœur s'en félicite,
Barbare, c'eſt alors que ta rage médite
La perte d'un enfant élevé dans mon ſein !
Pour mieux exécuter ton horrible deſſein,
Tu trompes baſſement ma crédule tendreſſe ;
Et quand, pour dérober ſa fille à ton ivreſſe,
Duling épouvanté veut quitter ta maiſon,
Tu le fais arrêter ? On le traîne en priſon.

L'un de tes vils Agens couvre ta barbarie
De ſon infame nom, & ta bouche la nie?
Tu haſardes encore un ferment impoſteur,
Et du ſein des forfaits, tu jures par l'honneur?
Vas, monſtre, avec pitié je voyois tes foibleſſes;
Mais c'eſt avec horreur que je vois tes baſſeſſes.
Tu briſes tous les nœuds qui m'attachoient à toi:
Où le crime eſt ſans frein, l'hymen reſte ſans loi.
Je quitte dès demain ta funeſte demeure,
Les lieux, les murs affreux où juſques à cette heure
Souffrant dans le ſilence & gémiſſant tout bas,
Je m'étois près de toi réſignée au trépas.
Mais la vie à préſent m'y devient trop amere.

(*Allant prendre Henriette par la main*)

Ma fille, allons au loin pleurer notre miſere.
Avec ton pere & toi je veux finir mon ſort;
Nous ne nous quitterons déſormais qu'à la mort.

SCENE X.

Le Lord BELTON (*ſeul*).

Je reſte confondu. La ſurpriſe, la rage
De mes ſens interdits m'ont preſqu'ôté l'uſage.
Je n'en puis revenir. Me voir ainſi traité!
Quel mépris! Quel courroux! & l'ai-je mérité?
Pourquoi m'accuſe-t-on d'un crime que j'ignore,
Quand je le déſavoue, & que mon cœur l'abhorre?

Monſtre de Jonathan! oui, lui ſeul a tout fait.
Il aura de Duling conſervé le billet
Pour cet horrible uſage. Ah! tremble, miſérable,
Et ſur toi je vais faire un exemple effroyable.--
Je ſais qu'en un moment tout ſe réparera,
Que Duling peut ſortir. --Sans doute il ſortira.
Mais me croira-t-on moins, ſans que j'en ſois coupable,
De ſa détention l'auteur abominable?
Pourra-t-on préſumer qu'un valet effronté
Soit allé juſques-là ſans mon autorité?

(*Allant au Geolier qui entre*)

N'importe. --Oui, j'enverrai....

(*Il ſort avec fureur, & en donnant des marques de la plus grande agitation*)

SCENE XI.

Le GEOLIER (*ſeul, ſecouant la tête avec humeur*).

SON trouble, ſa colere
M'en font mal augurer. La vertu d'ordinaire
Eſt plus calme. --Qu'a-t-il? --S'il veut faire le bien,
Délivrer ce pauvre homme, il en a le moyen.
Mais bon, le délivrer? --Peut-être qu'il l'opprime.
Le malheureux peut-être eſt ici ſa victime!--
Cette enfant, cette Dame, & tout ce que j'ai vu...
Morbleu, s'il étoit vrai!.. mon cœur ſe trouve ému.

Ce vieillard m'attendrit. La douleur qui l'accable
Semble ajouter encore à ſon air vénérable:
Et né pour les frippons plus dur que mes verroux,
J'ai ſenti devant lui tomber tout mon courroux.
Sans doute le pauvre homme à préſent ſe déſole.
Rentrons. S'il n'a pas tort, il faut qu'on le conſole.

SCENE XII.

JAME, le GEOLIER.

JAME (*au Geolier qui ſe prépare à ſortir*).

MONSIEUR, accordez-moi la liberté de voir
Un vieillard qu'en ces lieux on a conduit ce ſoir.
Il ſe nomme Duling. C'eſt ſans doute une grace,
Et l'on ne vouloit plus qu'ici même j'entraſſe.

(*En lui offrant quelques guinées*)

Il eſt tard; mais voilà....

Le GEOLIER (*toujours d'un ton bruſque*).

Non, gardez votre argent.
Je n'en prends point pour être humain, compatiſſant.
Votre ami va venir; il eſt bien dans la peine:
Mais, je vous en préviens avant que je l'amene,
Parlez-lui devant moi, je ne puis le quitter.
La nuit tel eſt mon ordre, il faut l'exécuter.



SCENE XIII.

JAME (*seul*).

CET homme est le premier qui dans ce jour horrible
M'ait fait paroître un cœur généreux & sensible !
J'espere... Je crains tout.--J'ai cru voir, en entrant,
Mon pere furieux & Jonathan tremblant ; --
Ou le fourbe du moins faisoit semblant de l'être :
Car, il sait son pouvoir sur l'esprit de son Maître.
Habile en l'art affreux d'enflammer ses desirs,
Flattant ses passions, servant tous ses plaisirs,
Le scélérat souvent rend mon pere coupable
D'excès, dont jamais seul il n'eût été capable.

SCENE XIV.

JAME, DULING, le GEOLIER.

JAME (*courant à Duling, & le serrant dans ses bras*).

VOUS, dans une prison ? Vous ?

DULING.

Eh bien, mon ami ?
Venez-vous m'en tirer ? Sortirai-je d'ici ?

JAME (*d'un air consterné*).

Vous me voyez confus.

DULING (*en soupirant*).

Ah ! c'est assez répondre.

JAME.

Je viens de m'adresser aux plus riches de Londre ;
A tous ceux qui m'avoient marqué de l'amitié ;
Et j'ai de tous en vain imploré la pitié !
Les uns, qui jouissant de revenus immenses
Sont connus par leur faste & leurs folles dépenses ;
M'ont dit qu'ils n'étoient point en état de prêter
La somme que près d'eux j'allois solliciter :
D'autres m'ont répondu qu'une pareille affaire
Leur étoit, comme à moi, tout-à-fait étrangere.

(*Ici Duling, accablé de douleur, se couvre le visage de ses mains, & Jame, dans l'indignation que lui inspirent les procédés qu'il raconte, leve les bras & les yeux au ciel, comme pour en demander vengeance*)

Le GEOLIER (*à Jame, en haussant les épaules ; après avoir contemplé quelques momens son étonnement, sa douleur, & celle de Duling*).

Vous voilà bien surpris !.. Et de quoi, s'il vous plait.
Je vous aurois dit, moi, ce qui vous attendoit.
Le riche en ces prisons chaque jour fait conduire
Beaucoup d'infortunés, mais jamais il n'en tire.

Ses chevaux, ſes valets, ſes maîtreſſes, ſes chiens,
Voilà, voilà pour qui ſont réſervés ſes biens.
Où diable avez-vous vu qu'aux gens dans l'opulence
On alloit demander de l'argent? Quelle enfance!
Non, à quelque ami pauvre il faut avoir recours;
Et c'eſt-là qu'au beſoin on trouve du ſecours.
Je vous offre le mien.

JAME (*avec vivacité*).

Je l'accepte, & j'eſpere
Que vous vous laiſſerez toucher à ma priere.
Faites ſortir Duling; je reſte ici pour lui.
On veut perdre ſa fille; elle a beſoin d'appui:
Qu'il aille....

DULING (*à Jame, avec attendriſſement*).

Mon ami, j'aime à vous reconnoître.

Le GEOLIER (*à tous les deux*).

La loi me le défend; je ferai plus peut-être.
Car, autant je ſuis bruſque & dur pour les méchants,
Autant j'ai de pitié pour les honnêtes gens,
Quand par haſard ici quelquefois il s'en trouve,
(*A Duling*)
Et vous êtes du nombre: à mes yeux tout le prouve.
Vous avez une fille. Et moi donc, mon ami?
Moi, n'en ai-je pas une? Ah! je ſuis éclairci.
On veut perdre la vôtre, & le crime ſans doute
Croit enchaîner loin d'elle un pere qu'il redoute;

Mais je suis pere aussi, ce titre m'est sacré,
Votre cause est la mienne, & je la défendrai.
Allez, vous êtes libre. Oui, je vais satisfaire
Au paîment qu'on poursuit. J'ai l'argent nécessaire.

DULING (*avec un transport de joie*).

Quoi! vous me prêteriez?...

JAME (*passant à la gauche du Geolier, & le prenant par la main*).

Ah! nous vous donnerons
Les garants les plus sûrs. C'est moi qui vous réponds...

Le GEOLIER (*le repoussant brusquement, & de l'air d'un homme qui se croit insulté*).

Le riche à ses bienfaits peut joindre ainsi l'offense;
Mais quand le pauvre oblige, il est sans défiance.

(*En montrant Duling*)

Ses malheurs, ses vertus, & votre honnêteté
Seront sa caution, & font ma sûreté.

DULING (*se précipitant au genoux du Geolier*).

Je tombe à vos genoux. O ciel! est-il croyable?...

JAME (*s'y jettant aussi*).

Oui, tous deux à vos pieds...

Le GEOLIER (*relevant Jame & Duling avec une maniere & un ton d'autant plus brusque, qu'il voudroit leur cacher son attendrissement*).

Levez-vous donc. Quel diable!

Vous me fâchez. Faut-il qu'une bonne action
Cause tant de surprise & d'admiration ?

(*à Duling, en lui tendant la main*)

Suivez-moi, mon ami. Venez dans ma famille :
L'argent que je vous prête est la dot de ma fille,
Et, sans son propre aveu, je n'en puis disposer.
Mais, loin qu'elle m'engage à vous le refuser,
Elle va dans mes bras voler avec sa mere,
Pour me remercier du bien que je veux faire.
C'est le plus doux plaisir que puisse avoir leur cœur,
Et je leur fais toujours partager mon bonheur.

DULING (*se jettant encore avec transport dans les bras du Geolier*).

Mon ami ! mon sauveur ! quelle reconnoissance...

Le GEOLIER (*en l'emmenant*).

(*En mettant la main sur son cœur*)

Ne m'en parlez jamais. J'ai-là ma récompense.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

(Le théâtre est dans l'obscurité, & représente le même sallon que dans les trois premiers Actes. Il est onze heures du soir)

SCENE PREMIERE.

CHARLE (*seul*).

(Il entre doucement, marchant avec précaution, s'arrêtant souvent, & écoutant s'il n'entend rien)

AU calme qui déjà semble regner ici,
Je pense que chacun est retiré. Voici
L'instant, le vrai moment d'enlever Henriette.
D'où vient donc que Patrice... Ah! j'ai l'ame inquiette,
Ces coquins, j'en ai peur, feront tout de travers.
S'ils s'étoient laissés voir.. qu'on les eût découverts...
Que fais-je?.. L'aventure est au diable, peut-être.
L'on s'en fût désisté, si j'eusse été le maître.
Auprès de mes amis j'ai fait ce que j'ai pu;
Le malheur de Duling.... Mais ils n'ont pas voulu:
Ils ont tant plaisanté, tant raillé sur mon compte;
Des remords que j'avois ils m'ont fait tant de honte,

Que je veux m'en tirer avec honneur. --Ma foi
Je crois qu'ils sont encor plus décidés que moi:
Cela me pique. Il faut qu'enfin je réussisse
A gagner leur estime.

SCENE II.

PATRICE, CHARLE.

PATRICE (*entrant doucement*).

APPROCHONS.

CHARLE (*à part*).

C'est Patrice?

(*Allant à lui*)
Eh bien? Nous attendons?

PATRICE.

Monsieur, & nous aussi.

Je viens voir... Paix.

(*Il va à la porte du fond, & regarde à travers la serrure de l'appartement de Ladi Belton, puis il revient doucement vers Charle*)

Elle est toujours chez Miladi.

CHARLE (*avec effroi*).

Quoi! soupçonneroit-on?

PATRICE.

PATRICE.

Point du tout. --Non, vous dis-je.

CHARLE.

Etes-vous bien cachés?

PATRICE.

Ce feroit un prodige
Si l'on nous découvroit. Déjà même ce foir
Mifs chez elle a monté fans nous appercevoir.
Mais à peine elle avoit, tremblante & toute émue,
Oté fes bracelets, qu'elle eft redefcendue
En répandant des pleurs. J'ignore à quel fujet.

CHARLE.

La porte du jardin eft ouverte; on eft prêt;
Et nous fommes à gauche, en face du paffage,
Près du mur.

PATRICE.

Il fuffit, je verrai l'équipage.

CHARLE.

Enlevez-la fans bruit; empêchez que fes cris....

PATRICE.

Bon. Nous fommes, Monfieur, prefque feuls au logis;
Car Milord eft ce foir parti pour la campagne:
Ses gens l'on précédé; Jonathan l'accompagne.

CHARLE.

N'importe, avec prudence il faut toujours agir.
Je vais appeller Milk, pour qu'il vienne m'ouvrir.
Il me verra paſſer : alors quelle apparence
Que l'on m'impute un rapt fait pendant mon abſence?
Demain l'on ne pourra nous ſoupçonner.

PATRICE.

Fort bien.

CHARLE.

Vas reprendre ton poſte, & je retourne au mien.

(*Charle ſort par la gauche, & Patrice par la droite*)

SCENE III.

JONATHAN, JOHNSON.

(*Ils ſont tous deux en petite redingotte, ont le chapeau rabattu ſur les yeux, & ſortent doucement de l'appartement de Belton*)

JONATHAN.

VOILA Charle qui ſort, & je ſais que ſon frere
N'eſt pas rentré. C'étoit un terrible adverſaire.
Nous venons d'enyvrer les gens de Miladi ;
Bientôt ſelon mes vœux tout aura réuſſi.

Vois maintenant Milord; vois quelle ardeur extrême
A cet enlévement il apporte lui-même :
Et tu croyois tantôt qu'il alloit m'aſſommer.
Mais moi, je ne ſuis pas ſi prompt à m'alarmer.
Avec un peu d'adreſſe, en ſachant le connoître,
Il n'eſt point de valet qui ne mène ſon maître.
J'ai ſubjugué le mien, & j'en étois certain.
Il vient d'aller déjà ſe poſter au jardin.
As-tu fait à la porte avancer la voiture?

JOHNSON.

Non, pas encor. J'ai vu, malgré la nuit obſcure,
Au coin du mur, à gauche, un carroſſe arrêté.
C'eſt quelque rendez-vous; & de l'autre côté
Sur la droite, nos gens tiennent la chaiſe prête :
Mais ils n'approcheront que pour prendre Henriette.

JONATHAN.

Chez Miladi ce ſoir elle reſte long-tems.
Milord s'impatiente & compte les inſtans.

JOHNSON.

On fait du bruit.

JONATHAN.

C'eſt elle, on vient. Je crois l'entendre.
Courons ſur l'eſcalier: c'eſt-là qu'il faut l'attendre.

JOHNSON.

Et nos maſques?

JONATHAN (*tirant deux masques de sa poche, & en donnant un à Johnson*).

Mon Maître a déjà mis le sien.
Je garde celui-ci ; sortons, voilà le tien *.

SCENE IV.

Ladi BELTON, HENRIETTE, NELLI.

(*Ladi Belton tient par le bras Henriette qui est sans bouquet, sans bracelets, & paroît être entraînée malgré elle. Nelli les précede en portant une bougie*)

Ladi BELTON.

VIENS donc, ma chere enfant, cesse de t'en défendre ;
Il te faut du repos ; je veux t'en faire prendre.
Viens, cede à ma priere ; & moi, près de ton lit
Je promets de rester : j'y passerai la nuit.

HENRIETTE (*au comble de la douleur*).

Moi ! prendre du repos ! En prendre ! quand mon pere
Seul, plaintif, délaïssé de la nature entiere,
Mon pauvre pere, hélas ! au fond d'une prison,
Sur la terre étendu... Non, Madame, non, non,
Je ne puis. . . . Laissez-moi.

(*Elle se jette sur une chaise. Alors Nelli allume deux bougies qui sont sur la table, pose encore le bougeoir qu'elle portoit, & se retire dans le fond du théâtre*)

* Ils sortent par la droite.

Ladi BELTON (*s'asséyant près d'Henriette, & lui prenant la main*).

Tu n'es pas raisonnable.
Abandonne-toi moins au chagrin qui t'accable.
Il faut plus de courage. A la pointe du jour
Nous nous rendrons ensemble au château de Belmour.
Ce n'est heureusement qu'à cinq milles de Londre.
Ma belle-sœur vous aime, &, je puis t'en répondre,
Ton pere, dès demain ramené dans nos bras,
Viendra.....

(*Ici Henriette, les yeux fixes, donne des marques d'effroi, sans paroître écouter Ladi Belton*)

Mais, mon enfant, tu ne m'écoutes pas?
Quoi! tu frémis?

HENRIETTE.

J'étois à cette même place
Quand le cruel, prenant ma main avec audace,
M'a déclaré tantôt ses détestables feux.
C'est-là qu'à vos côtés des monstres à mes yeux
Ont arrêté mon pere. Hélas! m'est-il possible
De me voir, sans frémir, dans ce séjour horrible?
Je ne sais; mais ici, de momens en momens,
J'éprouve des terreurs & des tressaillemens:
Mon sang, par intervalle, en mes veines se glace.
Quelque malheur encor qui, je crois, me menace,

Semble, en ce lieu fatal, prêt à fondre fur moi,
Daigne le détourner, grand Dieu !

Ladi BELTON.

Raffure-toi.
Celui qui caufe ici ta douleur & la mienne
N'eft point ce foir à Londre. Avant qu'il y revienne,
Vas, ton pere fera tiré de fa prifon,
Et nous aurons quitté cette affreufe maifon.
De crainte, à cet égard, fois tout-à-fait exempte.
Une autre inquiétude à préfent me tourmente.
Depuis l'heure où de nous Jame s'eft féparé,
Je m'étonne qu'encore il ne foit pas rentré.
Que peut-on préfumer d'une fi longue abfence ?

HENRIETTE.

Ah! vous me rappellez... Je tremble, quand j'y penfe.
Le fombre défefpoir qu'il fembloit renfermer,
Son air, en nous quittant, tout doit nous alarmer.
Que croire ? Dans l'excès de la douleur, peut-être
Sa raifon égarée... En eft-on toujours maître ?
Il ne faut qu'un tranfport, qu'un moment malheu-
reux.
Madame, je frémis. Oui, ce jour eft affreux.
Toujours une infortune eft à l'autre enchaînée ;
A tous les coups du fort je femble deftinée.
Donne moi donc la force, ô Dieu ! de les porter !
Que vers toi mes foupirs puiffent enfin monter !

D'un œil compatiſſant regarde les alarmes
Où mon cœur eſt plongé ! rends mon pere à mes
larmes !
Que deviendrai-je, hélas ! ſi je perds cet appui ?
Q'enſemble en un déſert... Ciel ! que vois-je? C'eſt lui !

SCENE V.

Les précédens, DULING, & JAME*.

HENRIETTE (*courant ſe jetter dans les bras de ſon pere*).

AH ! mon pere, eſt-ce vous ? Eſt-ce vous ?

Ladi BELTON.

Comment ? Jame !
Duling ! par quel prodige ? . . . .

DULING (*dans l'excès du ſaiſiſſement & de la joie*).

Ah ! ma fille !... Ah ! Madame !

Ladi BELTON (*à Duling*).

Quel eſt le digne ami dont le pouvoir heureux
Et la tendre pitié vous rendent à nos vœux ?
Qui. . . .

JAME.

Son Geolier, Madame.

DULING.

Oui, cet homme ſenſible,
Bienfaiſant, généreux autant qu'incorruptible,

* Ils entrent enſemble par la gauche.

Sans trahir ſon devoir, m'a daigné ſecourir ;
Et, payant mon billet, ne m'a laiſſé ſortir
Que comblé des bontés de toute ſa famille.
Quel doux accueil m'ont fait & ſa femme & ſa fille !
Elles m'ont prodigué les ſoins les plus touchants,
M'ont rendu l'eſpérance, ont ranimé mes ſens,
Et fourniſſent encore aux frais de mon voyage,
Pour nous mettre au plutôt à l'abri de l'outrage.
Ces bonnes gens pleuroient en me quittant. Hélas !
Je ne pouvois non plus m'arracher de leurs bras.

(*A Ladi Belton*)

Madame, chargez-vous de ma reconnoiſſance.

LADI BELTON.

Je garde à leur vertu ſa digne récompenſe.

DULING.

Jame auſſi m'a prouvé ſon tendre attachement.
Il demandoit mes fers ; il prioit inſtamment
Qu'à ma place en priſon....

HENRIETTE (*tranſportée de joie*).

Lui ! mon pere ? .. Ah ! cher Jame ! ..

(*Confuſe de ſon tranſport involontaire, elle ſe jette avec confuſion dans les bras de Duling*)

Pardonnez ce tranſport ; mais la joie en mon ame...

DULING (*avec bonté*).

Ma fille, le vaiſſeau nous attend, tout eſt prêt.
Ne différons pas.

Ladi BELTON (*à Duling*).

Quoi! ferme en votre projet,
Vous perſiſtez toujours à quitter l'Angleterre?
Qui vous force à chercher une rive étrangere?
Pourquoi s'expatrier, quand chez Ladi Belmour
L'amitié nous préſente un paiſible ſéjour?
Mais dès ce moment même à l'abri de l'orage,
De mon barbare époux ne craignez plus la rage.
Belton n'eſt pas ici. Tranquille à cet égard,
Vous pouvez encor moins preſſer votre départ.

DULING.

Que n'ai-je déjà fui des lieux que je déteſte!
Je tremble d'être encor dans un pays funeſte,
Par l'intrigue, l'audace & le crime habité.
Vous dites qu'un méchant d'ici s'eſt abſenté?
Mais n'en reſte-t-il plus? N'a-t-il pas des miniſtres
Toujours prêts à ſervir ſes paſſions ſiniſtres?
L'on aime à reſſembler à ceux dont on dépend.
Allons, ma fille, allons.

HENRIETTE.

Ah! mon pere, un inſtant.
Je ne veux point laiſſer le préſent le plus tendre
Que Miladi m'ait fait, & je cours le reprendre.
Madame, ce don cher, ce portrait précieux,
Loin de vous retraçant votre image à mes yeux,
Du moins à mes ennuis mêlera quelques charmes,
Et ſera tous les jours arroſé de mes larmes.

(*A son pere*).

Attendez ; je reviens dans un moment.

(*Elle sort* * *avec Nelli qui l'éclaire*)

SCENE VI.

JAME, Ladi BELTON, DULING.

JAME (*à Duling*).

MONSIEUR,
Vous nous quittez, hélas ! & tel eſt mon malheur,
Que je ne prévois point quand un ſort plus proſpere
Nous pourra réunir. Mais malgré la barriere
Qui va nous ſéparer, l'abſence ni le tems
N'effaceront jamais en moi deux ſentimens
Que le ciel y grava ; c'eſt la reconnoiſſance
Et l'amour. Etoit-il, hélas ! en ma puiſſance
De réſiſter toujours à de ſi doux appas,
De connoître Henriette, & de ne l'aimer pas ?
Ah ! daignez ...



---

* Par la droite.

SCENE VII.

JAME, Ladi BELTON, DULING, NELLI.

NELLI (*criant de toute ſa force*).

AU ſecours! on l'enlève, on l'entraîne.

Ladi BELTON & JAME.

Ciel!

DULING.

Ma fille?

NELLI.

Accourez, ou ſa perte eſt certaine;
Pluſieurs hommes maſqués... C'eſt-là, venez.

JAME (*tirant ſon épée*).

Volons
La ſauver ou mourir.

(*Il ſort avec fureur, & Nelli le ſuit*)

SCENE VIII.

Ladi BELTON, DULING.

DULING (*voulant courir auſſi*).

DIEU! courons tous, courons.
Ah!.. la force me manque!

(*Il tombe ſur une chaiſe*)

Ladi BELTON (*le ſoutenant*).

Il ſuccombe !

DULING (*ſortant de ſa foibleſſe par un tranſport de douleur*).

On l'enlève !

Donnez-moi votre bras, & que je me relève,

(*Se levant avec l'aide de Ladi Belton*)

Que j'aille la défendre. Oui, Madame, j'irai ;
Au glaive des cruels je me préſenterai.

SCENE IX.

Ladi BELTON, DULING, HENRIETTE.

HENRIETTE (*encore dans la couliſſe*).

Ou me réfugier ? Ciel ! je ne vois perſonne.

(*Elle entre les cheveux épars, ſans mouchoir, ſans coëffure, & court toute éperdue ſur le théatre*)

A leurs barbares mains eſt-ce qu'on m'abandonne ?

Ladi BELTON & DULING (*jettant un cri en la voyant & courant à elle*).

Ma fille !

HENRIETTE

Sauvez-moi, ſauvez-moi... Je me meurs.

(*Elle ſe jette entre les bras de Ladi Belton & de ſon pere*)

SCENE X.

Ladi BELTON, HENRIETTE, DULING, CHARLE.

CHARLE (*dans le plus grand désespoir*).

O terre, engloutis-moi !... Qu'ai-je fait ? Que d'horreurs !

(*Il s'appuie contre le mur à droite. Henriette est de l'autre côté assise & soutenue par Duling & Ladi Belton*)

HENRIETTE (*saisie d'un nouvel effroi*).

Les voici. Cachez-moi parmi vous. Ah ! mon pere !
Madame, à leurs fureurs tâchez de me soustraire.

Ladi BELTON.

Oui, ma fille.

DULING (*serrant fortement Henriette dans ses bras*).

Ce n'est qu'en déchirant mon sein,
Qu'ils pourront....



SCENE XI.

Les précédens, NELLI.

NELLI.

AH ! Madame, on les connoit enfin.
J'ai vu... Ciel ! quels forfaits, quel exemple terrible !
Comment vous raconter ? .. C'eſt une ſcene horrible.
Les ténebres, le ſang, le tumulte, les cris
Glacent ma voix tremblante & troublent mes eſprits.
Les malheureux, trompés dans cette nuit obſcure,
Se ſont portés des coups, dont frémit la nature.
Oui, ces hommes maſqués....

Ladi BELTON.

Ces monſtres, dites-vous ?
Eh bien ?

NELLI.

C'étoit Milord & ſes gens.

Ladi BELTON (*avec un cri de douleur*).

Mon époux ?

NELLI.

D'épouvante & d'horreur j'en ſuis encor ſaiſie.
A ſes pieds Jonathan vient de tomber ſans vie.

(*Montrant Charle*)

Il est blessé lui-même, & vous voyez le bras
Qui l'a frappé.

Ladi BELTON & DULING (*avec une égale horreur*).

Son fils!

NELLI.

Sans se connoître, hélas!

(*Montrant Henriette*)

Tous deux, pour l'enlever.... Mais c'est lui qu'on amène.

DULING (*appercevant Belton*).

Voilà donc où le vice & le désordre entraîne!



SCENE XII, & derniere.

CHARLE, JAME, le Lord BELTON, Ladi BELTON, NELLI, ROGER, HENRIETTE, DULING.

(*Belton, en habit de campagne & le corps entouré d'un mouchoir ſanglant, entre, ſoutenu par Jame & Roger, qui viennent l'aſſeoir au milieu de la ſcene. Sa femme court à lui en laiſſant éclater ſa tendreſſe & ſa douleur. Henriette ſe leve à ce ſpectacle, & avec ſon pere recule encore d'horreur & d'effroi ; ils ſe tiennent tous deux embraſſés ſur la gauche du théatre, tandis qu'à la droite, Charle, appuyé contre le mur, donne de nouvelles marques de déſeſpoir.*

Ladi Belton & Jame reſtent aux côtés de Belton, & Nelli & Roger ſont derriere)

Ladi BELTON (*ſe précipitant ſur ſon mari*).

CHER Belton!... courez tous lui chercher des ſecours.

Qu'on vole. --Ah! pour les ſiens je donnerois mes jours.

(*Roger & Nelli ſortent précipitamment*)

BELTON

BELTON (*à sa femme qui pleure amèrement*).

Quoi! vous plaignez mon sort? La pitié, la tendresse
A l'état où je suis encor vous intéresse,
Et vous baignez de pleurs un criminel époux,
Qui fut toujours injuste & barbare envers vous?
Oui, le ciel me punit; ses coups sont légitimes.
A mes dérèglemens, par le plus noir des crimes,
J'allois mettre le comble; il ne l'a pas permis;
Son courroux m'a frappé par la main de mon fils.

CHARLE (*égaré, voulant fuir, & marchant au hasard*).

Ciel! ou fuir?

BELTON (*lui tendant la main avec compassion*).

Dans mes bras. Viens, malheureux, approche.
Ne crains rien, je ne veux te faire aucun reproche:

(*Charle vient se précipiter aux genoux de son pere*)

Je n'en ai pas le droit. C'est moi qui t'ai perdu;
C'est mon exemple ici qui t'a seul corrompu.
Ce coup affreux, ce coup... sans doute involontaire,
Me rappelle à moi-même; il me change, m'éclaire,
Et, causât-il ma mort, s'il dessilloit tes yeux,
S'il te changeoit aussi, j'en bénirois les cieux.
Eh bien, dis, mon cher fils, que faut-il que j'espere?
Te vois-je à mes genoux plein d'un remords sincere?
Et veux-tu, du désordre à jamais revenu,
Me promettre d'aimer, de suivre la vertu?

CHARLE (*en sanglottant*).

Ah ! mon pere, vivez, vivez pour que j'expie
Le crime où m'a porté mon aveugle furie ;
Et de mon changement, de mon vrai repentir
Soyez long-tems témoin.

BELTON (*se penchant sur lui, l'embrassant, & le faisant relever*).

Oui, j'en pourrai jouir.
J'ai lieu de l'espérer.

(*Sa femme donne à ce mot des signes de joie, & il lui prend la main avec un nouvel attendrissement*)

Épouse généreuse !
Tous mes vœux désormais sont de vous rendre heureuse.
Et vous, Duling, & vous que j'ai tant outragé,
Que j'estimai toujours, que mon sang a vengé,
Noble & cher bienfaiteur de toute ma famille,
Approchez-vous.

(*Duling s'approche, & Henriette reste toujours éloignée*)

Je sais qu'auprès de votre fille
Nul espoir de pardon ne peut m'être permis.
Mais, aimable Henriette, à ce vertueux fils
Ne le refusez pas ; & pour qu'il me l'obtienne,
Donnez-lui votre main, & recevez la sienne.

(Ladi Belton fait approcher Henriette qui se tourne vers son pere pour lui demander son consentement ; alors Duling va lui-même la conduire aux genoux de Belton, Jame s'y met aussi, & Belton les unit : puis montrant à Charle ce couple vertueux, il dit)

Ce n'est que des cœurs purs que l'amour est goûté,
Et dans le sein du vice il perd sa volupté.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, *l'Ecole des Mœurs*, Comédie en vers & en cinq Actes ; & je n'y ai rien trouvé qui m'aît paru devoir en empêcher la représentation & l'impression. A Paris ce 18 Mars 1776. CRÉBILLON.

Vu l'approbation, permis d'imprimer & de représenter, ce 22 Mars 1776. ALBERT.